NUMÉRO 52 — 11 FEVRIER 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Illinois U Library

LE ROMAN VÉCU D'UNE JEUNE FILLE ROMANTIQUE

CLAIRE PRADIER ET VICTOR HUGO

par PAUL SOUCHON

avec des lettres inédites et des illustrations de Georges BRAUN

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

J'ai lu, ces derniers temps, fort peu de livres aussi passionnants que cette *Analyse d'un miracle* que vient de publier Arthur Koestler (Calmann-Levy, édit.). Il n'est pas nécessaire, n'est-ce pas, de présenter l'auteur : le romancier de *Le Zéro et l'Infini* ou l'essayiste de *Le Yogi et le Commissaire* appartient à cette catégorie d'écrivains sur lesquels le projecteur de l'actualité reste longtemps braqué avec intensité. Les personnes qui lisent un ou deux livres par an seulement ont discuté à perte de vue les thèses politico-romanesques de Koestler.

Mais il n'est pas inutile de souligner que l'historien du jeune Etat d'Israël qu'il a voulu être avec ce nouvel ouvrage était mieux qualifié que quiconque pour entreprendre cette tâche difficile. De sa vingtième à sa vingt-troisième année, Koestler a vécu en Palestine. Fermier ou chemineau, il y a fait un peu tous les métiers. Il a fini par y devenir correspondant de guerre pour un journal étranger. Il est toujours retourné dans ce pays à intervalles réguliers. Ce Hongrois israélite, qui écrit tous ses livres ou articles en anglais, est en lui-même une personnification assez saisissante de ces hommes qui à force de volonté et de courage finirent par ressusciter un Etat disparu de la carte du monde depuis deux millénaires.

C'est à faire œuvre d'historien que Koestler s'attache d'abord — dans la première et la plus importante partie de son livre. On se souvient que les bases du nouvel Etat ont été jetées par la déclaration Balfour, en 1917. Celle-ci fut « sanctionnée par la Société des Nations, qui chargea la Grande-Bretagne d'exécuter sa promesse en tant que Puissance mandataire sous contrôle international ; autrement dit, la Société des Nations réquisitionnait la Palestine aux Arabes pour fournir aux Juifs un logement et nommait l'Angleterre officier de cantonnement ». A la suite d'un accord signé à l'O. N. U. en 1947, la Puissance mandataire se retirait de Palestine l'année suivante, laissant le pays bizarrement partagé — du point de vue de la géographie et plus encore peut-être de celui de la logique — entre Juifs et Arabes.

Le lecteur non prévenu — et n'est-il pas légion ? — est excusable d'avoir oublié, lorsque même il les a connus, les détails de ces trente années de gestation, les événements historiques, proches ou lointains, n'ayant pas manqué durant cette période. Le premier soin d'Arthur Koestler est donc de déterminer les grandes lignes, de définir les courants de force qui, pour les yeux de l'avenir, caractérisent l'époque que l'on pourrait appeler « pré-historique » dans le destin du nouvel Etat d'Israël.

Il le fait avec beaucoup de verve et de mordant, s'attachant plus à faire ressortir ce qu'il croit être les lignes générales de son sujet qu'à en donner l'exposé méthodique d'un chartiste. Cependant on sent la présence des documents à l'arrière-plan et que l'auteur, même lorsqu'il avance une opinion à première vue controversable, a de quoi étayer son argumentation et de quoi répondre aux objections. En ce qui me concerne, j'avoue naturellement mon incompétence à trancher. Arthur Koestler s'abandonne volontiers à son tempérament de polémiste, et le critique ici doit se borner à enregistrer les coups portés.

Ces trente années ne cessèrent jamais, il est vrai, d'être houleuses en Palestine. Après avoir lancé l'idée du « Foyer national juif », l'Angleterre, à tort ou à raison, se mit à compter avec le monde arabe et, par des compromis successifs, à lui donner de plus en plus de gages. Pendant ce temps les pionniers juifs s'installaient, créaient de nombreuses colonies collectivistes, et jusqu'à leur propre armée — illégale — la Haganah. Le « cercle vicieux ainsi créé », il arriva ce qu'aurait pu prévoir n'importe quel stratège en chambre. L'histoire, malheureusement, ne se fait pas à coups de théorie ; elle se vit, et d'un remède en principe efficace peuvent naître les pires maux. Tout terrorisme en appelle un autre... et la Puissance mandataire qu'était la Grande-Bretagne se vit progressivement débordée. On se souvient aussi qu'elle en vint finalement, sinon à interdire, tout au moins à rendre pratiquement impossible toute immigration juive en Palestine à une époque où les ennemis de l'Angleterre procédaient à une extermination méthodique des Israélites. Comme le dit Koestler en une de ces formules frappantes qui ne sont pas l'un des moindres charmes de son livre : « L'Etat Juif, dont l'Angleterre avait posé les fondations en 1917, devait finalement s'établir contre la volonté de l'Angleterre. »

Il faut bien l'accorder à Koestler : il s'agit là effectivement d'un « miracle ». En tout cas, à la mi-mai 1948, l'Angleterre, se conformant à ses engagements internationaux, se retirait de la Palestine. Cantonnés dans leurs étroites frontières, les Juifs n'avaient pas le temps de s'abandonner à l'ivresse de l'indépendance ; ils étaient aussitôt attaqués par les cinq Etats arabes souverains, que leur présence irritait au plus haut point.

Pour décrire cet enfantement si périlleux du nouvel Etat, Koestler abandonne la méthode de l'historien et reprend la plume du journaliste. C'est par un reportage vécu qu'il nous fait vivre les premiers mois d'Israël. La verve et le talent du journaliste ne sont pas inférieurs à la souplesse dialecticienne de l'historien-philosophe. Il se conduit en journaliste sincère et objectif ; il arrive souvent que l'on sente où vont ses préférences et qu'il est, en face des événements, un témoin aimablement prévenu. Stendhal aurait sûrement trouvé que mieux vaut un témoin passionné qu'un homme bourrelé de scrupules et à qui échappe l'essentiel. Koestler n'en garde pas moins la tête froide et il parvient presque toujours à nous faire sentir où se trouve la vérité profonde.

Il la résume très objectivement, me semble-t-il, lorsqu'il écrit : « L'Etat d'Israël est un idéal anachronique réalisé par des moyens ultra-modernes. Une puissante organisation internationale travaille à faire du peuple le plus cosmopolite du monde les citoyens d'un Etat miniature. Une race de polyglottes fait retour à une langue morte depuis deux mille ans. Les fils des pionniers de la banque internationale s'enorgueillissent de vivre dans des colonies collectivistes où l'usage de l'argent est aboli... Ce paradoxe se manifeste dans toute la vie culturelle, économique et politique du nouvel Etat. En conséquence, la structure sociale d'Israël est un phénomène sans parallèle et un objet d'étude passionnant pour le sociologue... »

Pour autant qu'on puisse en juger, c'est fort bien pensé. Tout le livre est de cette encre-là, et l'on conviendra qu'elle puisse donner

(Lire la suite page 3 couverture.)

LE ROMAN VÉCU D'UNE
JEUNE FILLE ROMANTIQUE

CLAIRE PRADIER

ET

VICTOR HUGO

PAR PAUL SOUCHON

★

AVEC DES LETTRES INÉDITES ET DES ILLUSTRATIONS DE GEORGES BRAUN

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Paul SOUCHON.

PAUL SOUCHON

LONGTEMPS conservateur de la Maison de Victor Hugo — cet étonnant musée de la place des Vosges qui est aussi bien une étape obligatoire pour les touristes qu'un lieu de pèlerinage pour les Parisiens — Paul Souchon a naturellement consacré la plus grande partie de son œuvre littéraire au chef de l'école romantique. Il s'est attaché à faire ressortir l'importance du rôle de l'amour dans la vie et les œuvres de Victor Hugo, prouvant ainsi que le barde de la Légende des siècles était aussi notre premier poète de l'amour. Grâce à une connaissance approfondie des manuscrits et, en outre, grâce à l'amicale faveur que lui ont faite M. et Mme Louis Icart, possesseurs des 18.000 lettres inédites de Juliette Drouet, Paul Souchon est parvenu à éclairer d'un jour nouveau cette liaison de cinquante ans, désormais légendaire. Le poète de la Beauté de Paris et des Chants du stade (le premier livre de vers sur les sports), l'auteur dramatique de Gribouille (qu'accueillit la Comédie-Française) et du Roi Midas, le romancier des Tranchées de Pélissanne est donc aussi l'historien et le critique qui a consacré une dizaine d'ouvrages à Victor Hugo. Le Roman vécu d'une jeune fille romantique dont nous offrons aujourd'hui l'essentiel va paraître prochainement aux Editions de la Couronne. Il nous révèle un épisode émouvant de la vie intime de Victor Hugo et de Juliette Drouet.

SON PÈRE, LE SCULPTEUR...

En 1825 le sculpteur Pradier occupait à Paris, 3, rue Neuve-de-l'Abbaye, un atelier parmi les constructions légères et provisoires qui s'élevaient alors dans la cour abbatiale, à l'ombre de Saint-Germain-des Prés.

C'était un très habile artiste, mais un très singulier homme que le sculpteur Pradier, qui jouissait à cette époque d'une grande réputation, passait pour l'émule de David d'Angers, de Rude et de Carpeaux et s'estimait d'ailleurs lui-même « le premier statuaire de France ».

Il était né à Genève, trente-cinq ans auparavant, d'une famille protestante française originaire de Saint-Ambroix, dans le Gard, et réfugiée en Suisse.

Tout en tenant compte et du milieu et de l'époque, on peut dire de lui que c'était un homme plutôt cynique, suffisant et quémandeur, qui s'estimait toujours lésé et jalousait tout le monde. Avec cela un perpétuel prédicant de vertu, mais, naturellement, pour les autres. Enfin sans la moindre instruction. Les lettres que nous avons de lui suffisent à le prouver.

Insouciant du mal qu'il pouvait faire, Pradier, dans son atelier de la rue de l'Abbaye, en 1825, ne se préoccupait guère que de sa carrière, de ses travaux et de s'amuser.

Il recevait là une société nombreuse et fort mêlée dans laquelle se coudoyaient artistes, poètes, journalistes, hommes et femmes du monde. On venait y admirer les dernières œuvres du maître que celui-ci travaillait encore, masse et ciseaux en mains, devant ses invités. Les connaisseurs palpaient du regard et de la main les marbres et les plâtres qui peuplaient selles, meubles et étagères. Il y avait là profusion de Bacchantes et de Satyres, de Nymphes, de Grâces et d'Odalisques. A côté des groupes et des statues pullulaient les figures que Pradier produisait avec facilité et qui allaient bientôt se retrouver dans les boudoirs, sur les cheminées et les encoignures et au-dessus des pendules, en même temps qu'elles étaient colportées par des mouleurs italiens dans les rues des capitales d'Europe.

Quand il avait produit l'effet qu'il désirait, en sculptant ou en modelant d'un air détaché et en échangeant des propos légers avec la brillante assistance, Pradier prenait sa guitare et chantait une des romances qu'il avait composées. C'était sa façon à lui d'imiter M. Ingres.

Dans cet atelier et dans ce milieu, au début de cette même année 1825, on pouvait voir à ses côtés une ravissante jeune fille de dix-neuf ans, aux traits purs, au visage à la fois candide et mutin, aux épais cheveux noirs tordus en tresses sur un front éblouissant, aux yeux bruns, spirituels et comme diamantés, au corps ferme et souple de Diane chasseresse. On la nommait Juliette Drouet. Elle était l'élève, disait-on, mais en réalité le modèle et la maîtresse du maître.

Comment était-elle tombée de sa Bretagne natale dans l'atelier de Pradier et dans ses bras ? A la suite de quels égarements ? On ne sait trop.

La jeune Bretonne, que l'artiste et son milieu avaient rapidement étourdie et pervertie, ne tardera pas, un an après, à être abandonnée ; mais, circonstance aggravante, avec une fille.

L'illustre sculpteur, sur le point de réaliser son ambition de remplacer le baron Lemot, qui venait de mourir, à l'Ecole des beaux-arts et à l'Institut, pouvait-il s'embarrasser d'une maîtresse aussi encombrante ? Il ne songea pas une minute à réparer, c'est-à-dire à légitimer sa liaison et à reconnaître son enfant. Il n'eut qu'un souci : se libérer de l'une et de l'autre.

Pour cette mère de vingt ans, dont la splendeur physique s'était encore accrue, Pradier

conçut le dessein de la diriger vers le théâtre, où il espérait que sa beauté ferait « beaucoup d'effet » et trouverait des admirateurs. Afin de mieux l'éloigner il la persuada non seulement qu'elle avait du talent, mais encore qu'elle devait se produire d'abord à l'étranger. Comme il avait quelques relations à Bruxelles il l'envoya donc en Belgique, où la malheureuse actrice improvisée connut des incertitudes de toute sorte.

Quant à l'enfant, qu'on avait appelée Claire et que la mère seule avait reconnue, Pradier s'empressa de la mettre en nourrice. Il trouva, aux environs de Paris, en Seine-et-Oise, dans la jolie localité de Vert, près de Mantes, un ménage de paysans, les Dupuis, qui s'en chargea.

Et il crut alors pouvoir reprendre sans encombre sa vie d'ambition et de plaisir.

Le voilà membre de l'Institut à trente-huit ans, « ce qui est jeune, très jeune pour l'endroit », constate Etex. Le voilà chevalier de la Légion d'honneur et professeur à l'Ecole des beaux-arts l'année d'après.

Il ne lui restait plus qu'à quitter la rue Neuve-de-l'Abbaye et ses constructions légères, à l'ombre de Saint-Germain-des-Prés, pour s'installer dans l'atelier officiel du baron Lemot, 1, quai Voltaire.

Là les réceptions s'amplifièrent et prirent un caractère presque officiel également. Mais il ne changea pas pour cela l'extravagance de ses costumes ni ses habitudes de travail ou de délassement musical. Son élève Etex nous le montre encore « ouvrant son atelier à tous les passants, travaillant en ricanant et parlant au milieu des lazzis et des propos de corps de garde ».

Cependant M. le membre de l'Institut, qui était ainsi resté très rapin, ne va pas tarder à voir de nouveau se mêler à sa vie, dont il aurait tant voulu les écarter, Juliette Drouet et sa fille.

LA MÈRE ET L'ENFANT

Pendant que « Mademoiselle Juliette » se produisait, en 1828 et 1829, à Bruxelles sur divers théâtres et y obtenait des succès dus plutôt à sa beauté qu'à son talent, encore incertain, Pradier prenait quelques soins de la petite Claire.

Ce cœur léger s'était tout à coup découvert des sentiments paternels qui réapparaîtront chez lui par intermittences tant que Claire vivra, mais qui seront trop souvent étouffés par l'indifférence et par l'égoïsme.

Pour le moment, tout heureux sans doute d'avoir pu expédier la mère en Belgique, il ne manquait pas de lui donner des nouvelles de l'enfant qu'il allait voir quelquefois, à l'occasion d'une partie de chasse, chez les époux Dupuis. Quand il tardait trop, du reste, de se rendre à Vert, la « femme Dupuis » lui écrivait, d'une naïve écriture appliquée, que « sa petite fille se porte bien, elle augmente toujours dans ses petits progrès, elle est bien vive, elle parle passablement ».

Effectivement Claire était une enfant ravissante, à en juger par les nombreux croquis que Pradier en a faits, car l'artiste, autant que le père, s'était pris pour elle d'un véritable engouement.

Il l'avait ramenée à Paris en octobre 1828 et confiée à une brave femme, M^me^ Lanvin, qui s'occupait de son ménage et de son atelier. Celle-ci conduisait de temps à autre rue Neuve-de-l'Abbaye puis quai Voltaire la petite Claire, toute menue, toute charmante et toute rieuse. L'enfant allait et venait parmi les marbres et les plâtres, jouait avec le chien et faisait la joie des visiteurs. Elle avait, comme l'écrivait le père à la mère, « les cheveux blonds comme de l'or très clair, des yeux bruns et malins, des joues en pomme rouge et un nez qui se redresse à la Roxelane, avec de jolis méplats ».

Ainsi choyée par son père et par les artistes et les dames qu'il recevait, Claire vécut là ses plus belles, presque ses seules années de bonheur. Elle en gardera des souvenirs extasiés et une reconnaissance que rien ne pourra effacer, ni les tristesses qui viendront ni les injustices qui succéderont aux premières tendresses.

N'y tenant plus, au début de 1830, Juliette, qui avait fait au théâtre du Parc quelques progrès dans l'art dramatique et qui, protégée par Harel, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, allait pouvoir jouer sur cette scène, revint à Paris et revit enfin sa fille.

Dès lors commença pour la petite Claire, qui avait quatre ans, cette existence en partie double qu'elle connaîtra, en somme, jusqu'à sa mort.

Elle fut en effet partagée entre sa pension et ses parents, sa pension que son cœur d'enfant embellissait, ses parents qu'elle idolâtrait mais qu'elle ne voyait jamais ensemble, car ils avaient mis entre eux des abîmes ignorés et qui ne se révéleront à elle que peu à peu.

Juliette avait trop souffert de l'abandon et du caractère de Pradier pour lui conserver une affection quelconque. Elle l'avait jugé depuis longtemps, ainsi qu'elle l'écrira, comme « le plus vil et le plus bête des hommes », et comme « une âme lâche et sans foi ». Elle avait connu par sa faute en Belgique bien des déboires et elle avait dû accepter, pour subsister, la protection d'amants fortunés.

A Paris, son métier d'actrice vouée à d'assez petits rôles dans des pièces sans éclat littéraire sinon sans lendemain ne lui permettait pas non plus de vivre uniquement de son art. Elle écouta donc un moment les belles promesses de l'épouser que lui fit l'écrivain Alphonse Karr. Mais elle reconnut vite les intentions véritables du personnage, qui étaient de vivre à ses crochets. Elle eut de l'amitié pour le décorateur de théâtre Séchan. Mais celui-ci n'avait pas encore la situation qu'il

conquit plus tard à l'Opéra et il végétait en brossant quelques décors pour la Porte-Saint-Martin.

Une tradition, d'ailleurs fort vraisemblable, veut que Juliette Drouet ait été alors la maîtresse richement entretenue du prince Demidoff, lequel fréquentait déjà l'atelier de Pradier dont il avait acheté le groupe en marbre *Satyre et Bacchante*.

Installée luxueusement boulevard Saint-Martin puis rue de l'Echiquier, Juliette, qui jouait à la Porte-Saint-Martin et à l'Odéon aux côtés de M^lle^ George et de M^me^ Dorval, était une des femmes les plus en vue et les plus adulées du moment.

Mais, tout en courant les établissements à la mode où elle faisait jalouser ses toilettes et ses bijoux, elle n'oubliait pas sa petite Claire.

Elle allait la voir à Saumur, chez M^lle^ Watteville, elle la voyait aussi rue de l'Echiquier, où M^me^ Lanvin la conduisait aux vacances. Couverte de baisers et gâtée de friandises, l'enfant repartait éblouie par toutes les belles choses qui l'avaient accueillie chez sa mère et comme grisée de luxe et de tendresse.

Quant à Pradier il n'allait pas tarder à voir s'éteindre le beau feu dont il avait brûlé jusqu'alors pour sa fille. Il avait décidé en effet de se marier, non avec Juliette, qui du reste le détestait de jour en jour davantage, mais avec une femme dont le dévergondage sera pour lui une juste punition.

Dès ce mariage la petite Claire cessera d'être gâtée par son père, qu'elle ne verra plus que de temps à autre. Elle resterait confinée à Saumur ou chez les Lanvin si un autre et considérable changement ne s'était produit dans la vie de sa mère, changement qui permettra à celle-ci de s'occuper de plus près de sa fille et de la prendre avec elle plus souvent.

Nous sommes en 1833. Le 2 janvier, à la lecture aux artistes de la Porte-Saint-Martin de *Lucrèce Borgia*, Juliette Drouet et Victor Hugo se sont rencontrés. Ils ont échangé ce premier regard qui doit décider de leur amour et rayonner sur eux pendant cinquante ans.

Tout changea en effet pour Juliette Drouet, qui va abandonner son luxe et sa vie de perdition, renoncer peu à peu à tous ses plaisirs et même au théâtre pour se consacrer à sa passion.

Tout changea aussi pour Claire, qui va trouver, en la personne de Victor Hugo, un autre père.

MONSIEUR TOTO

Tout de suite le poète s'était pris d'affection pour cette blonde petite fille de sept ans qu'il voyait de temps à autre chez son amie. Il en avait goûté la fraîche gentillesse et pressenti la détresse future.

« Qu'allait devenir dans la vie, se disait-il, cette enfant insouciante et pure, qui ne portait pas même le nom de son père ? »

Dès la fin de l'année 1833 il se mit d'accord avec Juliette pour que celle-ci demandât à Pradier de reconnaître Claire.

La réponse du sculpteur révèle toute l'indigence de pensée et de cœur du personnage, qui peu auparavant voulait encore « mettre sur la tête de Claire, en intérêts comme en principal », le produit d'une campagne qu'il avait à Ville-d'Avray, laquelle fut d'ailleurs vendue, mais par autorité de justice.

Chère amie, écrivait-il, *ta lettre ne m'a point déplu du tout, comme tu le crains. Le motif est trop louable pour qu'il ait pu me causer un sentiment contraire au tien. Je n'ai été fâché que d'une chose, c'est de ne pouvoir immédiatement ce que tu désires et ce que j'ai l'intention de faire, mais d'une manière qui ne troublera l'avenir ni la tranquillité de personne. Je suis fâché que tu ne comprennes pas du tout ce que j'éprouve pour toi et Claire ! Ah ! je croyais que tu espérais tout de moi !... Je suis si encombré de grosses dettes que je ne puis encore penser à mettre à exécution mes intentions. Adieu, guéris-toi et n'espère qu'en moi. Je ne suis point perdu pour vous deux, au contraire. Adieu, votre tout dévoué ami et plus encore.*

J. Pradier.

On devine l'irritation de Juliette à la lecture d'une pareille dérobade. Victor Hugo essaya, de son côté, de s'entremettre auprès du sculpteur pour obtenir cette reconnaissance, mais il ne réussit pas mieux. Il lui arracha seulement — et encore avec l'aide d'un homme d'affaires, l'huissier Manière, qui aidait Juliette dans ses comptes fort embrouillés — la promesse d'une pension alimentaire tant que durerait l'éducation de l'enfant. Chaque trimestre ce seront, du reste, les pires difficultés pour arriver à lui faire tenir cette promesse, et c'est le poète qui paiera la plupart du temps à M^lle^ Watteville ou à M. de Barthès, son représentant, les frais de Claire à Saumur.

C'est alors qu'en septembre 1834, sans se soucier plus longtemps de Pradier, les deux amants, enivrés l'un de l'autre, comme aux premières heures de leur liaison, avaient médité de quitter Paris et de se réfugier à la campagne.

Ils avaient trouvé, à Jouy-en-Josas, dans le hameau des Metz, sur une des collines qui bordent la Bièvre, la retraite de leurs rêves. C'était une petite maison rustique au milieu d'un jardin, avec un rez-de-chaussée composé de trois pièces et un étage mansardé où trois chambres voisinaient avec le grenier. Elle appartenait à un M. Pernot, employé de ministère à Paris, qui la louait aux époux Labussière. Ceux-ci sous-louèrent une

chambre à Juliette, et elle s'installa, pleine d'allégresse.

J'ai raconté dans *Olympio et Juliette* ce que furent les « jours d'oiseaux dans les bois » des deux amants. Lui habitait avec sa famille au château des Roches, chez les Bertin, à 4 kilomètres des Metz. Elle, dès le matin, s'engageait sous les bois du Mort-Homme pour rejoindre un vieux châtaigner qui était le lieu de leur rendez-vous « accoutumé ». Là s'il pleuvait on pouvait s'abriter dans le tronc évidé par la foudre et qui servait encore de boîte aux lettres en cas de retard ou d'empêchement. « Je suis venue, Juju », écrivait Juliette sur de menus bouts de papier, et Victor laissait lui aussi des billets enflammés ou des vers qui ne l'étaient pas moins.

C'est dans ce pays d'Ile-de-France, que l'automne parait de ses splendeurs mais voilait souvent de ses pluies, que Claire fut conduite à sa mère par Mme Lanvin, aux derniers jours de ce mois de septembre 1834.

Mme Lanvin, qui faisait avec son mari office d'agent de liaison entre le sculpteur Pradier et Juliette et qu'on trouve à chaque instant dans la vie de celle-ci, avait amené de Paris sa propre fille, du même âge que Claire. Les deux enfants passèrent là quelques jours de joie éperdue. Elles emplissaient la maison Pernot de leurs cris et de leurs chants du matin au soir.

Quand Juliette sortait pour aller, à travers le « pavé » ou la « prairie », c'est-à-dire par le coteau ou par la vallée, retrouver Olympio, les enfants et Mme Lanvin, de leur côté, gagnaient les bois. Elles s'attardaient volontiers sur les bords de la mare voisine où se miraient des nuages et des peupliers, prenaient soin d'éviter les « grands chars gémissants » dans les chemins étroits, et revenaient toujours avant le retour de Juliette, car le temps n'était jamais sûr et la nuit tombait vite.

Au cours de ces promenades Claire ne faisait pas que jouer. Elle était chargée par sa mère d'apprendre des vers de Victor Hugo qu'elle devait réciter le soir en rentrant.

C'est pendant ce séjour de Claire aux Metz qu'elle et le poète firent plus ample connaissance.

Il arrivait au poète de faire dans la vallée de la Bièvre des promenades en compagnie de Juliette et de Claire. Un jour ils poussèrent même, à travers bois, jusqu'au delà de Vauboyen et s'approchèrent si près du château des Roches qu'ils rencontrèrent sur la route le jeune François-Victor, lequel, apparemment, se promenait lui aussi. Un an après Juliette rappellera cette rencontre dans une lettre à sa fille, où elle appellera François-Victor « le petit monsieur Toto ».

Pour Claire, bien entendu, comme pour sa mère, d'ailleurs, Victor Hugo était « le grand monsieur Toto » et jusqu'à sa mort elle se servira toujours à son égard de cet enfantin et affectueux diminutif.

« Monsieur Toto » était donc très heureux de la présence de Claire aux Metz. Il jouait avec elle comme avec ses propres enfants, courait et se cachait dans les sentiers pour se faire chercher. Il lui montrait au loin la Bièvre dans les prés, les « collines bleues » et le château de Jouy derrière ses arbres. Emerveillé par les propres émerveillements de Claire devant toutes choses, il était plein pour elle d'une indulgence infinie et ne voulait à aucun prix qu'on la grondât.

Claire avait cependant tendance à paresser, et sa mère nous l'apprend dans le post-scriptum d'une de ses lettres des Metz :

Je viens de faire répéter les leçons, écrit-elle à son ami. *Je me suis vue forcée de remettre en pénitence votre protégée, Claire, qui est bien la plus paresseuse et la plus musarde des écolières...*

Mais les vacances se terminaient. Il fallait songer à rendre l'écolière à son école. M. Lanvin en fut chargé. Le brave homme, qui paraît avoir tenu une petite boutique d'imprimeur à la barrière Saint-Jacques, numéro 17, quand il n'était pas occupé chez le sculpteur Pradier, vint aux Metz « pour savoir si l'on avait besoin de lui pour le départ ».

On en eut besoin et Claire fut reconduite par lui dans ce Saumur qui était si loin des Metz et de Paris.

CHEZ LA « MAMAN » WATTEVILLE

Voila donc Claire de nouveau dans sa petite pension angevine, entre Mlle Watteville et M. de Barthès, qui paraissent avoir eu pour elle la plus tendre affection et que, du reste, dans ses lettres elle n'appelle pas autrement que « mère » et « père ». Juliette, pour sa part, s'estimait très heureuse de savoir Claire dans une institution provinciale, où elle espérait que le bon air fortifierait une santé à laquelle Paris ne valait rien. Très touchée de la sollicitude quasi maternelle de Mlle Watteville, elle manifestait à celle-ci, à toutes les occasions, sa gratitude et faisait son éloge dans chacun de ses billets à sa fille.

Le 25 janvier 1835 elle félicite aussi Claire des belles résolutions de travail qu'elle a prises.

Un post-scriptum de la main de Victor Hugo ajoutait à ces conseils ces lignes pleines de gentillesses :

Puisque tu penses encore un peu, ma pauvre Claire, à ton ancien ami M. Toto, il faut qu'il te

dise ici un petit bonjour. Travaille bien, deviens sage et grande, deviens une noble et digne personne comme ta mère, et sois sûre que, quelle que soit ta vie un jour, heureuse ou malheureuse, tu auras toujours pour toi ta conscience et ton ami.

Cependant, malgré les soins de M^lle^ Watteville et la douceur de l'air angevin, en mai 1835 Claire tomba malade, on ne nous dit pas de quelle maladie, sans doute des bronches, qu'elle avait fragiles.

Victor Hugo lui écrivit aussitôt, le 23 mai, cette bonne et touchante lettre :

Nous t'aimons bien ici et tu as, bien loin de toi, une excellente mère qui pense à toi. Il faut te rétablir promptement et dire tous les soirs au Bon Dieu, dans ta prière, que tu le remercies de t'avoir donné une aussi bonne petite mère, comme elle le remercie, elle, de son côté, de lui avoir donné une aussi charmante petite fille.

Le 28 mai Juliette et Victor Hugo ont comploté de faire à la petite malade une grande surprise. Celle-ci consistera dans l'envoi d'une superbe poupée, accompagnée de friandises et de vêtements. Tout cela est fort joliment détaillé dans cette longue lettre si maternelle :

Bonjour, ma chère petite Claire, j'espère que lorsque tu liras ma lettre tu seras tout à fait guérie.

Maintenant que te voilà convalescente je peux causer avec toi d'affaires sérieuses. Voici ce dont il s'agit : prévoyant que tu pourrais avoir besoin de distractions, je t'envoie de Paris une petite compagne bien charmante et toute disposée à t'amuser. Mais comme il ne serait pas juste qu'elle demeurât à ta charge tout le temps de son séjour auprès de toi je t'envoie aussi un grand sac d'argent pour subvenir à son entretien. Tu l'emploieras selon ta sagesse et tes besoins.

M. Toto n'a pas moins de prévoyance pour elle que d'amitié pour toi. Il a donc joint à mon envoi un énorme panier de provisions de bouche. J'espère que la petite fille n'aura pas tout mangé en route et qu'il en restera encore assez pour que tu y goûtes.

Ce n'est pas tout : j'ai aussi pensé à ta garde-robe, ma chère petite, et je t'envoie : 1° un schall pour tes promenades ; 2° une robe blanche à pois et son pantalon ; 3° une robe en foulard à dessins ; 4° une robe à raies solitaires, sans pantalon ; 5° un tablier à manches.

Adieu, chère bonne, tu me diras si j'ai bien choisi ; aime-moi, amuse-toi, pour que je te trouve grande, forte et belle quand j'irai te voir.

J. Drouet.

Cependant Claire ne se remettait que bien lentement puisque le 11 juillet elle n'est pas encore guérie et que sa mère lui écrit cette nouvelle lettre :

Paris, 11 juillet 1835.

Bonjour, ma chère petite fille, comment vas-tu ? Es-tu plus forte? Joues-tu bien? Manges-tu bien? Dors-tu bien ? M'aimes-tu bien ?

Toutes ces choses je voudrais les savoir, comme je voudrais te voir, pour t'embrasser, te caresser, te porter et te faire rire.

M. Toto t'aime bien aussi, lui. Il me console souvent quand je me tourmente pour ta chère petite personne. Il faut bien l'aimer, par reconnaissance. Et puis, il faut bien te dépêcher de courir et de te bien porter, pour me faire plaisir à moi, ta pauvre mère, qui t'aime de toutes les forces de son âme.

J'irai te voir bientôt. En attendant je t'embrasse sur tous tes bobos. *Ta mère,*

J. Drouet.

A cette lettre, où la tendresse de Juliette laisse percer son inquiétude, Victor Hugo ajouta, selon son habitude, un post-scriptum. Il s'y montre, lui aussi, tendrement inquiet :

M. Toto, est-il dit dans ce post-scriptum, *aime bien et embrasse bien sa petite amie. Il voudrait l'avoir encore pour voyager avec elle dans tous les pays possibles. Mais il voudrait l'avoir surtout pour l'embrasser et la soigner comme son enfant.*

Le 25 août, Juliette, enfin rassurée sur la santé de sa fille, lui écrit encore :

Ma chère petite fille, sois bien sage auprès de la bonne M^lle^ Watteville. Tu m'as écrit deux gentilles petites lettres. Je t'embrasse fort pour te remercier. M. Toto fait comme moi. Il est fier et heureux d'avoir eu deux beaux petits garçons couronnés deux fois chacun aujourd'hui, entre autres le petit monsieur Toto que tu as vu aux Roches.

Moi, je suis presque aussi fière et aussi heureuse que lui, quoique ma petite fille n'ait pas de couronnes, parce que je la crois bonne, douce, studieuse et pleine de bonne volonté. Aussi je l'embrasse de tout mon cœur.

J. Drouet.

A la fin de l'été Olympio et Juliette sont de nouveau aux Metz. La petite Claire n'y paraîtra pas cette fois. Elle est restée à Saumur.

Elle y reçut des lettres où l'amour maternel s'exprima d'exquise façon, comme dans celle-ci :

Aux Metz, 8 octobre 1835.

Bonjour, chère bonne petite fille, viens que je t'embrasse pour ta gentille petite lettre que tu m'as écrite à Paris.

D'abord les deux petits garçons de M. Toto ont eu beaucoup de prix. M^lle^ Didine en a eu encore davantage. Quant à M^lle^ Dédé, elle est toujours très jolie et très spirituelle, ce qui, jusqu'à présent, lui tient lieu de savoir.

M. Toto t'aime toujours bien et pense souvent à toi.

Moi, ça va sans dire que je t'aime et que je t'aime de tout mon cœur...

Sur le quatrième feuillet de la lettre se lisent ces lignes de Victor Hugo, non moins affectueuses et non moins charmantes :

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit, moi, ma pauvre chère petite Claire, et tu ne dois pas aimer beaucoup M. Toto dans ce moment-ci.

Cependant je pense bien à toi, vois-tu. Je t'aime de mon meilleur cœur et je t'écris de ma meilleure

écriture, ce qui est louable dans un vieil écolier comme moi.

Et puis je t'embrasse sur tes deux joues de pêche.

V.

Le 9 octobre Clairette écrira de Saumur à sa mère la lettre suivante qui nous montre à quel point la pauvre enfant avait reporté sur Mlle Watteville et sur M. de Barthès le trop-plein de son affection. Il ressort aussi, au seul aspect de cette lettre, que si ses études de fin d'année n'ont pas été dignes d'être couronnées c'est qu'elles laissaient fort à désirer, tout au moins sous le rapport de l'écriture et de l'orthographe.

Voici ce document, réellement très enfantin, et dont nous respecterons le texte :

Saumur, ce 9 octobre 1835.

Chère petite mère,

Nous avons eut bien du mauvait temps jeudi à trois heures du matin la pluie tombait si fort qu'il a fallut que ce bon M. de Barthèse se leva et alla aider son ouvrier a relever la potasse (?) hier il a plu toute la journée et aujourd'hui il ne fait pas plus beau. Mère a été malade cette nuit père và à la chasse et mercredi il a rapporté deux bellees perdrix et une grosse lievresse qui avait trois petits et qui était délicieuse.

Je vais apprendre du catéchisme et de l'évangiles. Adieu bonne mère.

Je suis ta soumise fille.

Claire.

C'est sans doute des lettres de Claire de ce genre, ainsi que les réflexions dont Mlle Watteville les accompagnait, qui firent juger indispensable à Juliette et à Victor Hugo d'avoir Claire plus près d'eux.

Au début de 1836 Juliette et « monsieur Toto » décidèrent donc d'enlever Claire à Saumur pour la placer dans une autre institution aux portes de Paris, à Saint-Mandé.

LES PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT-MANDÉ

AYANT ainsi contribué à rapprocher Claire de sa mère, Victor Hugo va s'occuper, plus que jamais, de la fillette, qui a dix ans et qui passera dix autres années dans ce pensionnat de Saint-Mandé avant d'être couchée, non loin de là, pour y dormir éternellement « sous une pierre grise ».

Cet internat, qui n'a pas changé d'aspect, du moins extérieurement car l'intérieur et le jardin ont été modifiés au cours des ans et l'on n'y trouve plus le bassin qui a peut-être joué un rôle fatal dans la vie de Claire, s'élève aujourd'hui — à côté de la maison d'Armand Carrel — non plus au n° 37 de l'avenue du Bel-Air, laquelle a été tronçonnée, mais au n° 7 de l'avenue Victor-Hugo. Il porte le nom d'*Institution Quihou*, du nom du directeur qui y succéda, jusqu'aux environs de 1870, à Mmes Marre et Hureau.

Mme Marre était mariée. Mlle Hureau était sa sœur. Toutes deux, et surtout la seconde, accueillirent Claire avec une bonté que la sensibilité et la situation particulière de l'enfant rendaient nécessaire.

La période heureuse de l'enfance proprement dite sera bientôt terminée pour elle. L'étude, les révélations sur le présent, les soucis pour l'avenir et, par-dessus tout, l'attitude de son père à son égard vont prématurément mûrir Claire, lui faire perdre sa gaîté, la pousser vers le mysticisme, altérer sa santé et, finalement, lui donner de la vie lassitude et dégoût.

Certes elle ne quittera pas tout de suite sa douce insouciance de Saumur. Mais l'histoire des années qui lui restent à vivre sera surtout celle des abandons qu'elle devra faire et des chagrins qui l'assailliront.

Nous avons de cette époque deux beaux dessins de Pradier représentant Claire dans sa quinzième année. C'est une jeune fille ravissante, vêtue d'une robe blanche aux manches bouffantes, dont la main droite retombe et tient une ombrelle fermée et dont la main gauche, remontée, retient, sur une poitrine à peine formée, les attaches d'un vaste chapeau de paille rejeté en arrière sous une petite touffe de fleurs. Ce chapeau d'été auréole de façon charmante des cheveux blonds épais et un visage pâle dont la fine bouche sourit, mais dont les grands yeux noirs vous regardent pensivement avec insistance.

Dans son nouveau milieu, encadrée par les maîtresses moins indulgentes et plus instruites qui entouraient la directrice et sa sœur et s'appelaient : Mlle Savouré, Mme Devilliers, Mlle Pédreli, Claire fit de rapides progrès. Elle en avait grand besoin.

A Saint-Mandé le travail de Claire sera plus sérieux et ses connaissances bientôt plus étendues. Littérature, sciences, instruction religieuse, piano, chant, anglais, dessin, rien ne sera négligé. Il y paraît dans ses lettres, qui, tout en restant d'une grande innocence de cœur, indiquent que la culture de son esprit gagne chaque jour en profondeur et en qualité. L'écriture en est fine, le style net et l'orthographe, même dans certaines de ces lettres écrites encore enfantinement sur du papier aux coins fleuris et dentelés, s'est bien assurée.

Voici un exemple de ces lettres de la douzième ou de la treizième année — car elles ne sont pas datées. On y voit briller l'âme de cette enfant dans toute sa pureté. Claire s'applique à suivre les

conseils qu'on lui donne et sa douce gratitude n'oublie personne :

Ma bonne mère chérie,

Je suis inquiète de ta santé et comme je ne me sens pas le courage de rester encore huit jours sans avoir de tes nouvelles, je te prierai, si cela est possible, de m'envoyer Suzanne mardi matin. Je lui remettrai la boîte pour Mme Triger et le sachet pour Mme Lanvin, qui, en arrivant le 16, aura le mérite de l'appropos (sic).

J'ai vu notre chère mademoiselle Hureau. Elle m'a chargée de te faire ses compliments. Elle pense aller te voir prochainement et elle l'aurait déjà fait si le mauvais temps ne l'avait retenue.

Pour moi, ma bonne mère bien-aimée, je travaille et mon délassement est de penser à toi, à mon père chéri, à M. Toto, à vous tous enfin qui êtes si bons, si indulgents pour moi, qui voulez bien m'aimer et que j'aime tant. La seule chose qui vienne m'attrister, c'est l'impossibilité d'être toujours avec vous comme je le suis par la pensée et par le cœur. Plus les années viennent, plus je sens vivement combien m'est nécessaire toute votre affection, et la tienne surtout, ma mère bien-aimée. Enfin, comme l'espérance est une puissante consolation, j'espère que le bon Dieu m'accordera un jour le bonheur que je lui demande si ardemment.

Je te prie, bonne mère, de me faire aller si c'est possible chez mon père à ma prochaine sortie que j'attends bien impatiemment et je t'embrasse comme je le ferai samedi prochain, c'est-à-dire de tout mon cœur.

Ta soumise et respectueuse fille.

Claire.

On vient de voir poindre les préoccupations religieuses de Claire, qui s'accentueront sitôt après sa première communion, faite en juin 1841.

Juliette, en mère attentive, ne manquait pas une occasion d'agir sur le caractère de sa fille. Même en voyage elle se préoccupait d'adoucir par ses recommandations ce que ce caractère avait pu conserver de violent et qu'il tenait peut-être d'elle. Nous avons là-dessus une curieuse lettre, datée de Heidelberg et adressée 87 *bis*, rue d'Enfer, à Paris, où Mlles Hureau et Savouré tenaient une autre institution dans laquelle Claire passait ses vacances pendant que sa mère voyageait avec Victor Hugo. Elle se termine ainsi :

M. Toto est toujours bien bon pour toi et te fait un joli petit dessin que je te donnerai à Paris, si je ne te l'envoie pas dans une lettre.

Adieu, chère enfant bien aimée, travaille, pense à moi et sois bonne ; je t'embrasse de tout mon cœur.

La tendresse et la sollicitude maternelles qui s'expriment ici à cœur ouvert, Juliette les mettait en action rue Saint-Anastase quand sa fille venait chaque quinzaine y passer le samedi et le dimanche et y rencontrait l'illustre académicien, bientôt pair de France, mais qui était toujours et avant tout, pour Claire, le « bien bon M. Toto ».

RUE SAINT-ANASTASE

CETTE rue Saint-Anastase — que sa plaque actuelle appelle Sainte-Anastase — joint la rue de Turenne à la rue de Thorigny. Elle compte à peine une dizaine de vieilles maisons de chaque côté et, avec ses boutiques modestes, ses ateliers d'artisans et ses petites cours industrielles, elle est le type de la rue ouvrière du Marais. Nous sommes là en plein dans l'humble milieu où Juliette Drouet vécut douze années de réclusion, d'abord de 1836 à 1845, au n° 14, converti de nos jours en un hôtel vins et liqueurs, puis de 1845 à 1848, au n° 12, où s'ouvrent deux boutiques de coiffeur et d'épicier à la place du rez-de-chaussée avec jardin qu'elle habita.

Juliette était ainsi à deux pas de la place Royale, d'où quand Victor Hugo venait la voir il n'avait qu'à prendre un chemin discret qui, des arcades de la place, lui faisait tourner le coin de la rue des Francs-Bourgeois et franchir une courte partie de la rue de Turenne.

C'est dans ce petit appartement que la pâle et douce pensionnaire de Saint-Mandé passait à chacune de ses sorties des heures heureuses trop vite évanouies.

Elle y trouvait ce qui manquait toujours à son âme sensible : un foyer, des affections, des conseils. On lui avait réservé une petite chambre près de la salle à manger, et elle avait l'autorisation de faire ses devoirs, dans le jour, sur la grande table qui, dans la chambre de sa mère, servait chaque nuit au poète.

Celui-ci, qui la surprenait parfois en train de travailler, aimait à se pencher sur ses livres de classe et à les commenter pour elle. Il voulait donner à Claire le goût de l'étude et sa constante préoccupation était de lui assurer un avenir honnête. Il songeait à faire d'elle d'abord une sous-maîtresse dans son institution, puis une institutrice, et il l'orientait pour cela vers les examens de l'Hôtel de Ville, qui ouvraient alors cette carrière.

Dès 1837, Victor Hugo, qui savait à quoi s'en tenir sur les promesses du père de Claire, avait pris la ferme résolution de garantir à lui seul l'avenir de l'enfant. A une lettre de Juliette qui demandait à reprendre son métier d'actrice et

s'inquiétait sur son existence et celle de sa fille il répondait avec humeur :

Tu m'aimes moins qu'autrefois puisque tu penses à ton avenir et à celui de ton enfant.

Mais il donnait quand même à ce sujet tous apaisements à la mère qui lui écrivait, le 1er mai 1837 :

Ma péronnelle s'est levée de bonne heure pour te marquer tes chaussettes et elle s'en acquitte avec un empressement charmant. On dirait qu'elle met une pensée de reconnaissance dans chaque point. Pauvre enfant, sans toi qu'est-ce qu'elle serait devenue, et moi-même où serais-je à présent ?

Pour que Juliette ne doute plus de ses intentions à son égard et à celui de sa fille et pour qu'elle renonce à tout jamais à remonter sur les planches, Victor Hugo, le 17 novembre 1839, se lie à elle par une sorte de mariage mystique, au cours duquel il prend l'engagement solennel de ne jamais abandonner ni Juliette ni Claire.

Désormais Juliette sera pleinement rassurée et, le 22 novembre, elle enverra ces remerciements émus :

Merci, mon chéri bien aimé, pour l'adoption généreuse que tu as faite de mon enfant. Merci, tu as été dans cette occasion ce que tu as toujours été pour moi chaque fois qu'il s'est agi de noblesse et de dévouement. Merci, mon ange, merci, mon Victor adoré. J'espère que tout ce que tu fais pour moi te sera compté et réparti en bonheur sur toi.

Le 31 décembre le poète confirme lui-même, dans une lettre passionnée, que l'année qui vient de s'écouler a été « bonne et douce » et il ajoute : *Tu as mis ton avenir dans mes mains et tu as bien fait.*

Dès lors quand Claire dans ses lettres à sa mère parlera de Victor Hugo, ce sera avec plus d'affection encore :

Dis à M. Toto, écrit-elle en 1840, *que je le remercie de tout mon cœur de son souvenir et de son cher petit dessin. Dis-lui que si je savais moi aussi je le ferais dans un autre genre, par exemple un petit gage de ma pensée reconnaissante pour lui. Dis-lui que je l'embrasse et que je le prie de vouloir bien m'écrire un ou deux mots dans la prochaine lettre que j'attends tantôt.*

Cette reconnaissance, Claire l'exprimera non seulement dans ses lettres, mais aussi par tous les petits travaux qu'elle entreprend pour le poète. Nous l'avons vue en 1837 marquer ses chaussettes et « mettre une pensée de reconnaissance dans chacun de ses points ». Elle ne cessera plus de broder une bourse, des mouchoirs, des pantoufles et des petits riens pour lui et pour ses enfants.

A la moindre alerte, absence ou indisposition dans la famille Hugo elle s'inquiète autant que sa mère.

Victor Hugo lui rend bien sa sollicitude. En 1842 nous trouvons ces lignes affectueuses dans une de ses lettres, à la suite d'une maladie de François-Victor :

Toto a passé une bonne nuit. Embrasse bien ma Clairette, que je reviendrai bientôt faire enrager.

Sa Clairette est d'ailleurs assez souvent malade elle-même. En janvier 1842 elle avait été atteinte de la rougeole, et comme Mme Marre ne pouvait la garder à Saint-Mandé elle était venue passer un mois rue Saint-Anastase.

Toi qui aimes tant tes chers petits, écrivait Juliette le 10 janvier, *tu dois comprendre toute l'inquiétude et tout le chagrin que j'éprouve dans cette circonstance.*

Victor Hugo, du mieux qu'il put, réconforta la mère et la fille. Il raffermit celle-ci dans ses résolutions de travail en vue d'une condition modeste mais sûre. Ses conseils portèrent leurs fruits.

Le 5 novembre, un dimanche, à 7 heures un quart, Juliette indique ainsi l'emploi que la mère et la fille font habituellement de leurs soirées quand le poète n'est pas là :

... Nous parlons de toi, rien que de toi avec ma bonne petite Claire, nous t'aimons et nous te bénissons. La pauvre enfant n'a plus guère de temps à rester avec moi. Je vois déjà sa petite figure se crisper; cependant je fais bonne contenance et je lui fais entrevoir la quinzaine qui suit à l'horizon. Nous admirons le portrait de ton cher petit Toto et l'intérieur doux et charmant de ton pauvre ange. Nous sommes devant ces deux ravissantes choses en admiration et en dévotion, nous sommes tout yeux et toute âme. Claire dans ce moment lit les vers d'Ulric ; moi je t'écris, mon Toto bien-aimé, le cœur plein de reconnaissance et d'amour. Sois heureux, mon amour, du bonheur que tu me donnes. Sois fier devant Dieu, car tu as sauvé deux âmes : celle de la mère et celle de la fille !

L'année d'après, le 20 octobre 1844, Juliette atteste de nouveau :

C'est toi qui as fait Claire ce qu'elle est. Sans ta patience, sans ta douceur et sans ton dévouement jamais elle ne serait arrivée au point où elle est... Que Dieu te rende dans tes enfants tout ce que tu as fait à la mienne... La voilà, elle vient de la messe, elle est charmante ce matin, le bonheur lui va bien.

Le bonheur ? C'était Victor Hugo qui s'ingéniait à l'apporter à Claire sous toutes les formes : promenades, étrennes, théâtre.

Autant que des dessins ou des livres, ce que Claire attendait de Victor Hugo c'étaient des places de théâtre, et nous pouvons nous étonner que

l'éducation de la jeune fille, par ailleurs modelée sur la plus stricte morale religieuse, ait été ainsi complétée. Il est vrai qu'il s'agissait presque exclusivement du théâtre de Victor Hugo, ce qui aux yeux de Juliette excusait tout. N'oublions pas non plus que nous sommes en plein romantisme.

Pendant que le poète s'ingéniait ainsi à entourer la fille de son amie de soins et d'attentions la conduite du père était bien différente.

C'est sans doute pour ne pas être en reste avec le poète que Pradier retrouvera alors, par intermittences, quelques-unes de ses gentillesses d'antan à l'égard de Claire.

Il va la voir quelquefois, le jeudi, à Saint Mandé, et il est un peu plus souvent à son atelier quand elle vient. Il pousse même la condescendance jusqu'à placer auprès d'elle, chez M^me^ Marre, sa fille aînée, Charlotte, âgée d'une dizaine d'années, présence dont Claire sera enchantée, car la petite fille, sa demi-sœur, est débordante pour elle d'affection.

Quand Victor Hugo apprend la décision du sculpteur et la joie de Claire, il écrit à cette dernière ce *post-scriptum* à une lettre de sa mère :

Je suis heureux de ton bonheur, ma Claire chérie, et cela me fait aimer davantage ton père que j'admire tant !

C'est cependant cette présence de Charlotte auprès d'elle qui sera un jour prochain la cause d'un des plus grands chagrins de Claire.

Pour se représenter toute l'étendue de ce chagrin il faut tout d'abord préciser ici que la pauvre enfant, à laquelle sa mère écrit toujours d'après l'adresse suivante :

Institution de M^me^ Marre Hureau.
Pour M^lle^ Claire,
37, avenue du Bel-Air, à Saint-Mandé.
Banlieue de Paris.

reçoit un jour, en janvier 1845, une lettre de la petite Charlotte adressée à... *M^lle^ Claire Pradier.*

Son ravissement éclate alors dans cette tendre lettre à sa mère, dont la date de la poste porte 30 janvier 1845 :

Ma mère bien-aimée,

Je suis heureuse, oh ! bien heureuse, va, et c'est pour cela que je t'écris car, qui mieux que la meilleure des mères se réjouira avec moi ?

J'ai reçu aujourd'hui une lettre adressée à Claire Pradier. *Cette lettre était de Charlotte. Quel autre que mon père chéri peut lui avoir dit de le faire ? Il consent donc à donner à celle dont il occupe si entièrement le cœur un nom que je serais si heureuse et si fière de porter. Que n'étais-je avec toi, ma mère chérie, rien ne m'eût manqué. La lettre de Charlotte est charmante d'affection. Que le bon Dieu bénisse cette chère enfant pour la joie qu'elle m'a donnée.*

Adieu, mère bien-aimée, à samedi. J'ai écrit de nouveau à mon père pour le prévenir que je ne pourrais arriver samedi qu'à cinq heures. J'ai préféré lui dire un peu plus tard que plus tôt, j'aurai un peu plus de chances de le trouver.

Adieu encore une fois. Tu sais, n'est-ce pas, mère adorée, de quelle façon je t'aime.

Ta respectueuse et soumise fille

Claire.

Mes compliments respectueux au bon M. Toto.

Pradier n'était pour rien dans l'adresse de la lettre de Charlotte. Bien mieux, s'il l'eût connue, il fût entré dans une grande colère.

La pauvre enfant ne se doutait pas qu'elle allait recevoir un peu plus tard, du côté de son père, une semonce brutale comme un coup en plein cœur. Cette semonce touchera en effet, et profondément, aux sentiments qu'elle a exprimés dans sa lettre du 30 janvier. Voici dans quelles circonstances :

Claire et Charlotte, qui décidément s'entendaient très bien, avaient écrit de concert une charmante lettre à leur frère et demi-frère John Pradier, qui était comme elles dans un internat, mais à Auteuil.

Le sculpteur, mis au courant, de se fâcher immédiatement, le 25 avril 1845, dans les termes suivants :

Ma bonne grande Claire,

J'ai vu le maître de pension de... qui m'a appris que tu avais écrit à John ainsi que Charlotte.

Je dis que vous écriviez le moins souvent possible ; je pense qu'il ne faut pas habituer les jeunes filles à se servir de leur plume pour faire connaître leurs sentiments ; cela donne trop d'habitudes ; en ce genre de conversation, il faut savoir, mais ne pas s'en servir.

D'ailleurs ils se voient tous les quinze jours et c'est assez. Et puis aussi ne signe plus pour eux Pradier, *car on sait tout et cela pourrait donner matière à chicane de la part de bien des gens.*

Tu n'as pas besoin de cela pour être aimée et respectée ; va franchement et ne crains rien, le temps heureux viendra un jour ; sois prudente en toute chose. Il faut que mes enfants s'habituent à ta situation telle quelle ; ils te porteront plus d'intérêt plus tard.

Encore, puisque c'est l'heure des conseils, quand tu écris, aye donc une autre formule que père adoré *ou* bien-aimé *; j'y suis peu habitué et ne suis pas un dieu. Ces épithètes ne doivent se consacrer qu'à eux. Dis-moi toute autre chose qui me semblera plus naturelle et que je n'ai pas besoin de te souffler, ton cœur te le dira.*

Ecris aussi plus lisible pour moi, car je ne reçois tes lettres que le soir ; et surtout écris quand tu auras quelque chose à me dire de nécessaire. Ne deviens pas écrivassière pour rien, je veux dire pour le seul plaisir de prendre la plume.

Ainsi rabrouée, et, en réalité reniée par son père, Claire, dont la gentillesse s'était si bien épanouie à la simple adresse de la lettre de Charlotte, reçut donc cette semonce de son père comme un coup de poignard au cœur. Elle y portera désormais une blessure que rien ne guérira et que nous allons voir, dans les jours prochains, miner sourdement sa jeunesse.

LA TRISTESSE DE CLAIRE

OUT de suite la pauvre enfant tomba malade, et son père, qui se rendait tout de même compte qu'il pouvait en être la cause, s'efforça de lui faire oublier ce que son attitude avait eu d'odieux.

Eh bien, pauvre Claire, lui écrivit-il, *tu es donc aisément malade, malade d'ennui, malade de quoi, pauvre fille ? Car vraiment, toi qui devrais avoir une bonne santé, toi dont l'avenir ne pouvait que te laisser entrevoir le bonheur, que veux-tu ? Dis-le et dis-le-moi sans crainte de me déplaire.*

On me dit que tu as du chagrin. Je serais désolé d'en être la cause. Veux-tu laisser là ta pension ? Veux-tu rentrer avec moi ? Veux-tu que je te donne de quoi vivre ? Avec ta mère serais-tu mieux ?

Chère bonne Claire, écris-moi ta pensée et j'exige que tu me la dises tout entière, entends-tu ?

Il promettait même de l'emmener dans le Midi, mais terminait en la réprimandant parce qu'elle sortait avec des « jeunes personnes », alors qu'elle ne devait sortir qu'avec M^me^ Lanvin ou le mari de celle-ci.

Ainsi mise par son père devant les réalités, mais devant les mensonges de la vie et ses amertumes, Claire se replia plus que jamais sur elle-même. A l'instant où son cœur s'ouvrait, où elle aurait eu besoin de l'aide et des conseils paternels, elle ne rencontrait de ce côté qu'incompréhensions et prédications. Ce père, qui jusqu'alors représentait pour elle un des plus prestigieux artistes de l'époque, se révélait ce qu'il était : un grand égoïste.

Dans la pureté absolue de son âme cette belle et douce jeune fille de dix-neuf ans, dont le regard « transparent » ne s'était encore arrêté sur celui d'aucun jeune homme de son âge, se tourna vers sa mère et vers Victor Hugo comme vers ses seuls parents. Elle adressa plus que jamais à la première ses plus profondes effusions et répéta plus que jamais au second ses enfantines formules d'affection, écrivant dans chacune de ses lettres : « Mes compliments respectueux au bien bon monsieur Toto », ou encore : « J'embrasse aussi monsieur Toto. Je lui porterai lundi sa bourse. J'espère qu'il voudra bien l'accepter. »

Le poète, de son côté, n'oubliait pas sa protégée. En 1845, revenant d'une « bien courte absence qu'il a dû faire », il écrivait à Juliette :

Comment vas-tu, ma pauvre Juju bien-aimée ? Comment as-tu passé la nuit ? Et ces tristes jours où tu ne m'as pas vu, comment les as-tu passés ? Comme moi, n'est-ce pas ? Bien tristement.

Pourtant tu as eu ta Claire et je me suis réjoui en songeant que ce serait une joie pour toi et un rayon dans cette nuit du cœur où nous sommes en ce moment, hélas !...

Avant de partir il lui avait déjà écrit :

...Va voir notre Claire, fais-la profiter, cette chère enfant, de ce qui nous afflige ; que notre ennui, du moins, lui produise un plaisir...

Mais Claire se tourne surtout et de plus en plus vers le rêve et vers la religion. Elle se sentait rejetée peu à peu de la vie que connaissaient toutes ses compagnes. Qu'allait-elle devenir, se demandait-elle, isolée et sans nom ? Ne la gardait-on pas déjà à son institution au delà du temps auquel les autres rentraient chez elles ? Malgré tous les égards qu'on avait pour elle il lui était parfois douloureux d'être sous-maîtresse là où elle avait été élève.

Une tristesse totale s'empara d'elle, tristesse qui se traduisit par une inquiétude morale perpétuelle et par une fréquentation presque quotidienne de l'église. La pauvre enfant demandait sans cesse à Dieu « le pardon et l'oubli de ces fautes sans nombre que j'ai commises pendant cette année ». Elle demandait encore « la sagesse, la douceur et toutes les grâces qui me sont nécessaires pour te rendre heureuse, toi ma bonne mère, que j'aime de tout mon cœur ».

Sa mère lui prodiguait de son côté les plus tendres exhortations :

Tu fais bien, mon enfant, lui écrivait-elle le 30 juin 1845, *de penser à Dieu et à ta mère. Ce sont les appuis invisibles et visibles qui ne manquent jamais à l'enfant qui y a recours...*

Au début d'août 1845, Victor Hugo étant tombé malade, Claire demandait à sa mère de ses nouvelles de cette façon charmante :

Ma mère bien-aimée,

J'espérais avoir de tes nouvelles et de celles du bien bon monsieur Toto hier au soir. J'ai été toute triste de voir que je n'en avais pas. Est-ce que tu as du chagrin ? Est-ce qu'il ne va pas mieux ? Tu ne me laisseras pas dans cette pénible incertitude, n'est-ce pas, ma mère chérie ? Je te le demande instamment.

Depuis que je sais le bon monsieur Toto malade je me sens une fureur étrange contre le temps auquel j'attribue ce malheur. Il me semble que s'il nous venait un rayon de soleil cela lui rendrait sa bonne santé. Dis-lui que je prie bien le Bon Dieu pour lui.

Adieu, ma mère bien-aimée, quand aurai-je le bonheur de te voir ? Tu sais combien tes visites me rendent heureuse. Adieu, je t'embrasse et t'aime de toute mon âme.

Ta soumise et respectueuse fille,

Claire.

Charlotte t'embrasse bien fort.

Cependant la tristesse de Claire l'avait à ce point envahie qu'elle fut poussée par elle, le 30 novembre 1845, à rédiger son testament.

Tout commentaire affaiblirait la signification de ce document, dont voici le texte, qui projette sur le désespoir intime de cette adolescente la lumière la plus émouvante et en même temps la plus cruelle :

MON TESTAMENT

E supplie ma mère bien-aimée de vouloir bien l'exécuter. Je donne mon âme à Dieu qui m'a créée et que j'ai aimé par-dessus toute chose en ce monde. Puisse-t-il oublier les fautes dont je me suis rendue coupable et me recevoir près de lui dans la céleste félicité. Je prie ma mère bien-aimée de porter toujours, en souvenir de sa fille, le bracelet d'argent avec la médaille espagnole et ma grosse bague.

Je laisse à ma Charlotte, pour qu'elle se souvienne de moi, mon médaillon et ma broche ; à Thérèse, ma petite croix d'or ; à Estelle, mon petit coffre avec ce qu'il contient; à Adèle, ma papeterie et ma littérature bleue avec mon chapelet rouge ; à Louise Rivière, les boucles d'oreille que je porte ; à Julie, mes boucles d'oreille avec une turquoise ; à ma mère bien-aimée mon livre de messe et mon Imitation, afin qu'elle prie quelquefois pour sa fille.

Je prie qu'on m'habille comme le jour de ma première communion, qu'on ne me porte pas à bras et qu'on m'enterre dans le cimetière de Saint-Mandé.

Je demande encore que ce soit M. l'abbé Chaussotte qui dise la messe de mon enterrement et qu'on mette de l'herbe verte sur ma tombe.

C'est là tout ce que j'attends de l'affection de ma mère bien-aimée. Que Dieu lui rende en consolation et en bonheur tout ce qu'elle m'a donné d'amour et de dévouement. Quand je ne serai plus, je n'en serai pas moins près d'elle. La vie n'est qu'un voyage. Nous nous reverrons tous un jour, dans le port.

Claire.

On remarquera que dans ce document touchant et prophétique, car Claire n'avait plus longtemps à vivre et le pressentait, il n'est question ni de son père ni de Victor Hugo.

Son affection pour le premier était brisée. Mais elle avait gardé au second toute sa reconnaissance, comme il apparaît dans le joli billet qu'elle lui adresse pour le jour de l'an 1846, en échange des vœux qu'elle en avait reçus :

Monsieur,

Je vous remercie de tout mon cœur de l'affection que vous voulez bien me témoigner, tout indigne que j'en sois.

Je vous en remercie, car, maintenant, je sais l'apprécier et je sens toute la grandeur de ce que, jadis, je craignais si peu de perdre.

Aussi, n'ayant rien à offrir qui puisse égaler ce que vous voulez bien faire pour moi, je me contente de prier en silence ce Dieu que votre beau génie sait si bien peindre de vous payer au centuple dans l'éternité ce que vous avez bien voulu donner sur la terre à une chétive petite créature. Puisse-t-il m'exaucer et vous accorder sur cette terre le bonheur et la joie.

Adieu, monsieur Toto, ayez toujours bien soin de ma chère maman qui est si bonne et si charmante, et soyez sûr que votre Claire en sera bien reconnaissante.

Claire.

On voit, par la tournure et l'élévation de ce billet — quasi testamentaire lui aussi — que Claire avait, grâce à l'étude et à la méditation, singulièrement amélioré son style.

Si l'année 1845 avait apporté à Claire la profonde déconvenue sentimentale que son père lui avait réservée, l'année 1846 achèvera de la désemparer moralement et physiquement : elle échouera à son examen d'institutrice, tentera peut-être de se suicider et, finalement, tombera malade et se laissera mourir.

L'EXAMEN DE CLAIRE

Cet examen de Claire va devenir la grande préoccupation des jours qui vont suivre et la correspondance sera remplie de détails sur ce sujet. On verra Victor Hugo, malgré ses obligations d'académicien et de pair de France, seconder Juliette autrement mieux que ne le fera le père.

Le samedi soir 17 janvier sa « grande fillette » est arrivée et, le dimanche matin à 10 heures et demie, Juliette écrit à Victor :

... Je suis levée depuis longtemps. Nous avons déjeuné et Clairette est déjà à son métier et moi je commence le mien *en t'aimant, en te désirant et en t'attendant dès le matin...*

J'ai expliqué à Claire ce matin pourquoi je ne voulais pas qu'elle veillât plus tard que minuit puisqu'elle était obligée de se lever à six heures du matin et à sept heures le dimanche. Je ne veux pas que cette pauvre enfant s'imagine que je veux la priver du plaisir de te voir et, d'un autre côté, je veux qu'elle comprenne la nécessité de ne pas provoquer ses maux de tête puisqu'elle est obligée de travailler en rentrant chez elle. Je veux que tu le comprennes aussi, toi, mon cher petit bien-aimé ; et que tu ne m'accuses pas de cruauté quand je n'ai que de l'amour et de la bienveillance dans le cœur.

Victor Hugo ne fut pas contrarié par ces recommandations maternelles. Il en comprenait le bien-fondé, car il arrivait ordinairement rue Saint-Anastase passé minuit pour y prendre une collation et pour y travailler. Claire, malgré le désir qu'elle avait de le voir et obéissant à sa mère, se couchait donc sans l'attendre. Il revenait, du reste, dans la journée et surveillait alors les devoirs de la jeune fille ou bien assistait en souriant à la « petite fête » que Juliette donnait, le dimanche, à « toute cette jeunesse » et qui consistait souvent dans la lecture d'un de ses ouvrages.

Il conseillait la mère et la fille au sujet du fameux examen qui approchait et pour lequel des démarches étaient faites par lui auprès des sommités universitaires ou administratives du moment qui avaient nom : M. Dumonchel, M. Varin, M. Barrière, M. de Rambuteau.

Le 3 février, Juliette se répand en effusions de reconnaissance, une fois de plus :

... Cher bien-aimé, il est impossible d'être plus doux, plus généreux, plus tendre et plus charmant que tu ne l'as été pour moi et pour ma fille encore cette fois-ci. Je le sens avec tout ce que le bon Dieu m'a donné d'intelligence et de cœur et je t'en admire et t'en aime d'autant plus. Je voudrais qu'il me fût possible de te donner ma vie en une seule fois. Je trouve que ce n'est pas assez de vivre pour t'adorer, je voudrais mourir pour ton service.

Le 5 février, qui était un jeudi, Juliette ira voir sa fille à Saint-Mandé et elle en informe le poète :

... Voici le beau temps à peu près revenu. S'il persiste, j'irai voir Claire. Je tâcherai de parler à M^me^ Marre, si elle est chez elle, et je lui dirai tout ce que tu penses au sujet de cet examen. Si tu pouvais m'y conduire, quel bonheur ce serait pour moi ! Mais je ne l'espère pas. C'est aujourd'hui jour d'Académie et je ne pense pas que tu puisses avoir le temps de me conduire à Saint-Mandé avant la séance.

Le jeudi 19 février est arrivé. Eulalie est allée chercher Claire à Saint-Mandé et l'a accompagnée à l'Hôtel de Ville pour y subir les deux premières épreuves : dictée et composition.

Atrocement tourmentée dans sa lettre du matin, Juliette exulte dans celle de l'après-midi. Ecoutons-la :

Victoire ! Victoire ! Victoire ! Ma péronnelle est enfin désensorcelée ! Elle n'a eu qu'une faute dans la dictée et rien dans la composition.

M. Varin assistait à l'examen. Tout s'est passé on ne peut mieux. Cependant, tout n'est pas encore fini. Ce sera pour la semaine prochaine probablement...

Le dimanche 1^er^ mars le poète prodigua à la mère et à la fille les derniers conseils. L'une et l'autre étaient fortement angoissées par l'épreuve du lendemain. Juliette qui, en bonne Bretonne, était superstitieuse, ne voulait pas accompagner Claire à l'Hôtel de Ville, « dans la crainte de lui porter malheur ».

D'ailleurs, ajoute-t-elle, *tu as vu qu'elle le redoute autant que moi et qu'elle aime mieux que je n'assiste pas à cette dernière épreuve.*

Enfin, voici le lundi, le grand jour.

A 4 heures et demie de l'après-midi Juliette suit, par la pensée, l'examen de sa fille et elle est, comme elle dit, sur les épines :

On est en train d'exécuter ou de couronner ma péronnelle dans ce moment-ci, mon cher petit homme. Aussi je suis sur les épines. Il est convenu que si je ne la vois pas revenir à 6 heures, c'est qu'elle est reçue et qu'elle aura été en porter la nouvelle à son père.

Claire revient à 6 heures rue Saint-Anastase, désespérée, désemparée, et Juliette, qui ne l'est pas moins, ajoute ces simples lignes à la lettre précédente :

Tout est perdu !

Dix heures du soir. Tu sais tout, mon Victor, tu

G.B.

sais que je n'attends et ne veux de consolation que de toi.

Les lettres du 3 mars manquent. Celles du 4 et du 5, comme il arrive souvent chez Juliette, sont pleines de choses et d'autres, sans qu'il soit dit un mot de l'échec de Claire.

Mais, le jeudi 5, Juliette est allée à la pension et, le 6 au matin, elle écrit :

... Il était nécessaire que j'allasse à la pension pour remonter un peu ma pauvre péronnelle et pour tirer l'affaire en question au clair. Il résulte de ce que m'a dit Mme Marre et ma fille elle-même qu'il n'y a pas eu mauvaise volonté flagrante *et* constatée. *Par conséquent on serait très mal venu à s'en plaindre. Aussi, mon bien-aimé, je te supplie de ne pas t'en préoccuper davantage et de pardonner à cette pauvre enfant toute la peine et tous les ennuis qu'elle t'a causés à ce sujet.*

Le plus simple est qu'elle mûrisse ses études jusqu'au moment où elle sera appelée. Je l'y ai fortement engagée. J'espère qu'elle suivra cet avis. S'il fait beau jeudi prochain j'irai la voir pour la maintenir dans sa bonne résolution de travail et d'application.

Dans tout cela, mon cher bien-aimé, il n'y a que toi qui aurais le droit de te plaindre et d'être découragé. Et cependant c'est toi qui nous consoles et nous soutiens toutes les deux. Tu es un pauvre bien-aimé, doux et généreux, que je baise et que j'adore.

Le jeudi suivant, 12 mars, Juliette est retournée à Saint-Mandé et, le soir, rentrée chez elle, elle constate :

... J'ai trouvé Claire bien remontée. Elle avait reçu une lettre de son père très bonne, l'homme étant donné. Je l'ai apportée pour que tu la voies. Je n'ai pas vu celle de M. Varin parce qu'elle ne l'avait pas sur elle. Enfin tout est dans le meilleur état possible pour le moment.

Pour le moment, en effet, car Claire n'est « bien remontée » qu'en apparence et pour ne pas chagriner sa mère. En réalité la pauvre enfant a reçu un nouveau coup terrible dont elle ne se relèvera pas.

Cet échec prit à ses yeux la signification d'un arrêt du destin. Elle se voyait rejetée d'un monde qui, de plus en plus, ne lui paraissait pas fait pour elle. Le besoin de pureté qui était en elle et que traduisaient à ce même moment quelques-unes des compositions inscrites sur son cahier, ce besoin devenait un véritable tourment. Où trouverait-elle à le satisfaire sinon en s'évadant de cette vie ?

N'ayant pas pour la rattacher au bonheur terrestre quelque impossible amour, voire une simple amourette, et de plus en plus indifférente à tout ce qui n'était pas Dieu, ne se rendant pas compte, en outre, que sa lassitude d'âme provenait de son état physique, Claire sera poussée, dans les jours qui vont suivre, à un acte sur le mystère duquel nous essaierons d'apporter un peu de lumière.

UNE IMPRUDENCE « MYSTÉRIEUSE »

TANDIS que la mère paraît, tout au moins dans ses lettres, avoir été distraite de l'immense déconvenue de la fille par les « mille affaires » qui l'occupent rue Saint-Anastase, et tandis que Victor Hugo prépare puis prononce, le 19 mars, devant la Chambre des Pairs, son grand discours sur la Pologne, Claire, le 28 mars, aurait-elle tenté d'échapper à son chagrin en se réfugiant dans la mort ?

Du côté de Juliette nous n'avons sur un geste semblable de la malheureuse Claire que de rares lueurs voilées par l'ignorance dans laquelle on peut fort bien avoir tenu la mère. Mais du côté de Pradier nous avons d'étranges confessions qui demandent qu'on les examine, malgré les détails complaisants et manifestement faux dont elles sont surchargées.

Ces confessions sont contenues dans *le Livre de bord* d'Alphonse Karr et, par conséquent, déjà, de ce fait, assez suspectes, ce médiocre écrivain ayant assez l'habitude des invraisemblances, des inventions et même des mensonges. Il nourrissait d'ailleurs contre Victor Hugo et contre Juliette Drouet, depuis que celle-ci l'avait délaissé pour le poète, une haine profonde, quoique bien dissimulée.

Ayant reçu de Pradier certaines confidences, Alphonse Karr s'est empressé de les utiliser et, très probablement, d'y ajouter. Ces réserves faites, voici comment est présenté dans *le Livre de bord* le récit du sculpteur, récit dont il n'est pas difficile d'identifier les personnages :

Un artiste très justement célèbre avait parmi ses élèves une jeune fille très belle et très intelligente : il la remarqua et l'admira si bien qu'elle devint grosse et mit au monde une petite fille. L'enfant fut envoyée en nourrice, puis, plus tard, en pension ; la mère, entraînée à la fois par la pauvreté et par sa beauté, eut d'autres aventures, entra au théâtre, fit des voyages, des absences, etc.

Elle voyait cependant sa fille lorsqu'elle était à Paris et lui donnait de belles robes quand elle avait de l'argent. Le père, qui peut-être avait eu l'intention de régulariser par un mariage la situation de la pauvre enfant, dut y renoncer, mais, voyait aussi sa fille, payait régulièrement sa pension et conservait pour sa mère un sentiment d'amitié triste. L'enfant grandit, devint une jolie fille, mais resta dans sa pension un peu au delà de l'âge où les filles ont l'habitude de rentrer dans leur famille ; elle ne savait guère rien des bruits du dehors, si ce n'est que son père était un grand et célèbre artiste, et elle en était fière et heureuse. Elle portait à la pension le nom de ce père et se croyait sa fille aussi bien de par la loi que de par la nature et l'amour.

Marie était devenue sous-maîtresse dans la pension où elle avait été élevée ; un jour la maîtresse de pension l'appela chez elle et lui annonça qu'elle avait à lui faire une triste révélation : elle lui conta alors son histoire. L'artiste n'avait pu épouser la mère de Marie et venait de se marier ; il fallait donc que Marie cessât de porter le nom dont elle était si fière et qu'elle s'appelât à l'avenir mademoiselle... du nom de sa mère, le seul que la loi lui assignait. Son père, néanmoins, ne l'abandonnerait pas et s'occuperait d'elle. Ce fut pour la pauvre enfant un coup terrible. Elle avait dans la maison une amie jeune comme elle, sous-maîtresse comme elle, et orpheline ; seules toutes deux parmi les sous-maîtresses et les élèves elles ne sortaient jamais de la maison, elles n'avaient nulle part à aller ; personne ne venait voir Elise. Marie, jusque-là plus heureuse (elle voyait son père de temps en temps) alla verser dans le sein de son amie les larmes qu'elle avait comprimées devant la maîtresse de pension ; elles mirent en commun toutes leurs tristesses, ce nouveau malheur était de trop ; il faisait pour toutes deux déborder la coupe d'amertume ; elles se demandèrent ce qu'elles étaient venues faire dans la vie, ce qu'elles avaient à y faire. C'était l'été ; tous les soirs, leurs classes finies, elles passaient une heure ou deux au fond du jardin, auprès d'une fontaine ou d'un bassin dont l'eau glacée répandait une fraîcheur charmante ; elles attendirent un moment où pour toutes deux à la fois un bain froid devait être mortel, et un matin on les trouva toutes deux enlacées et mortes au fond du bassin.

Pradier, achève Alphonse Karr, *pleurait en me faisant ce récit.*

On prend ici mesure, une fois de plus, de la vanité du sculpteur, en même temps que des tendances ultra-fantaisistes de l'écrivain. On sait trop que Pradier n'eut jamais l'intention d'épouser Juliette, qu'il ne payait pas régulièrement la pension de Claire, que celle-ci sortait pour aller voir sa mère et son père et, enfin, que ce dernier avait défendu lui-même à sa fille, et non par l'intermédiaire de la directrice, de se servir de son nom. La suite de ce livre apprendra, d'autre part, que Claire ne mourut pas dans un bassin, à Saint-Mandé, mais à Auteuil, après une maladie qui dura près de trois mois.

Cependant, malgré toutes ses inexactitudes et son caractère tendancieux en faveur de Pradier, l'histoire reproduite par Alphonse Karr pourrait reposer sur un fait vraisemblable. Il y eut peut-être une tentative de suicide, sur laquelle les lettres de la mère ne contiennent, il faut le reconnaître, que des indications assez obscures.

Il semble bien ressortir de ces lettres — encombrées de détails qui seraient oiseux si nous ne savions pas que, le téléphone n'étant pas inventé, Juliette *n'écrit* pas à son Victor, mais qu'elle lui *parle* — qu'il était survenu un événement insolite dans la santé de Claire. Cet événement, crise nerveuse, comme on le dit à la mère, ou autre chose, avait fort inquiété Mme Marre puisqu'elle avait demandé à Juliette de venir aussitôt. Si l'on songe au récit de Pradier on ne peut s'empêcher de trouver bizarre cette « crise nerveuse », ni d'imaginer l'affolement de la maîtresse de pension responsable, dont le principal souci pourrait avoir été de cacher la vérité, à tout prix, à la mère.

Dans sa lettre du lundi matin 30 mars, Juliette donne quelques explications complémentaires, où il est question, cette fois, d'une « imprudence », sur laquelle nous ne sommes pas autrement éclairés :

J'ai envoyé Suzanne chez ma fille, tout à l'heure. Elle avait passé une bonne nuit. Mais hier dans la journée, en se frictionnant, elle s'est trouvée mal, ce qui a effrayé Mme Marre de nouveau. Aujourd'hui elle se sent assez bien et pense qu'elle se lèvera à midi. Si le temps continue d'être beau comme maintenant j'irai la voir tantôt et savoir par moi-même ce qui se passe.

Dans tout cela il y a eu imprudence de la part de Mme Marre et de ma fille. Je te conterai cela. Hier j'étais tellement mécontente contre ces deux péronnelles que je n'ai pas voulu t'en parler. Aujourd'hui je suis plus calme et je te raconterai la chose en détail.

Du reste M. Pradier n'est pas allé la voir et n'a pas envoyé non plus. Je ne serais pas étonnée que cette indifférence ait agi sur sa fille et ait contribué à irriter encore la maladie nerveuse dont elle souffre. C'est triste à dire mais il faudra bien qu'elle s'y habitue, car il ne deviendra jamais un homme bon et affectueux d'égoïste et de froid qu'il est. Quand je pense à toi, mon bien-aimé, mon cœur se fond de reconnaissance et d'amour.

L'après-midi Juliette est retournée à Saint-Mandé et elle en rapporte des impressions optimistes sur la santé de Claire et même sur la possibilité de tenter un nouvel examen.

Mais ces impressions optimistes ne vont pas durer. L' « imprudence » de Claire a dû être assez grave, puisqu'elle est à l'origine de sa maladie qui sera mortelle. Cette imprudence a-t-elle consisté à se jeter dans le bassin glacé de la pension ? Nous l'ignorons. Cependant les « crises nerveuses » se succèdent. Claire en a eu une autre à peine sa mère partie, et Mme Marre, de plus en plus effrayée, n'hésitera pas, dès le lendemain matin, 31 mars, à conduire Claire rue Saint-Anastase.

« MA PAUVRE PÉRONNELLE »

ULIETTE, dans sa lettre du 31 mars, 4 h. 45, instruit ainsi Victor Hugo de l'arrivée de sa fille chez elle :

Eh bien, mon Toto adoré, me voici ornée de ma pauvre péronnelle malade que M^me^ Marre m'a ramenée elle-même tantôt.

Lorsqu'elle est arrivée elle m'a fait peur tant elle était pâle et tirée. Depuis elle s'est remise et je dois dire qu'elle aurait assez bonne mine, mais qu'elle sent la fièvre. Elle n'a de goût à rien et ne peut rien manger.

J'ai envoyé chercher M. Triger tout de suite et je l'attends. Peut-être suffira-t-il d'une purgation pour enlever tous ces malaises persistants. Cependant elle toussaille un peu. Ce qu'elle attribue à la fatigue qu'elle a eue tout cet hiver.

Voilà donc Claire rue Saint-Anastase. Nous allons avoir de ses nouvelles deux fois par jour et suivre ainsi les progrès d'un mal dont sa mère s'efforce de ne pas s'inquiéter, mais qui, à certains signes, fièvre persistante, fréquents accès de toux, lassitude et inappétence, ne laisse pas de rendre Victor Hugo fort soucieux.

Le jeudi matin, 2 avril, Claire se sent bien, annonce sa mère, et se réjouit à la pensée de voir un instant le poète dont Juliette vante ainsi la merveilleuse organisation :

... Pauvre adoré, tu te multiplies et je ne sais pas comment tu peux y tenir et résister à tant de fatigues de toutes sortes. Ton organisation physique n'est pas moins admirable et moins surhumaine que ton organisation morale. C'est ce qui explique cette force, cette puissance, cette jeunesse et cette beauté persistantes qui étonnent tout le monde et qui m'éblouissent, moi.

Clairette, qui le 3 avril au matin allait bien et qui a eu la joie de voir dans l'après-midi le poète, est prise, sitôt après son départ, d'un accès de toux que « rien n'a pu calmer jusqu'à présent ». Sa mère la déclare « nerveuse comme un chien ».

Le 4 avril « l'appétit lui revient avec la santé ». Mais le 5 avril « la journée n'a pas été très bonne et elle a très peu mangé ».

Cependant, le mieux paraissant l'emporter, Juliette décide, le 7 avril, « d'aller reboucler sa péronnelle », et Claire réintègre sa pension. Pour peu de jours.

Le 11 avril, sa mère, qui envoie chaque jour Suzanne à la pension, lui fait tenir sa *toilette de Pâques*. Comme les nouvelles que lui rapporte Suzanne ne sont pas très bonnes, Juliette écrit, le 12 avril :

... Mardi soir j'aurai ma fille, que je garderai jusqu'à jeudi matin. Si M^me^ Luthereau est là elle pourra voir par elle-même que ma fille n'est pas dans un état de santé parfait...

Le mardi 14 avril Juliette va donc voir revenir Claire chez elle, et cette fois elle se rend compte que son enfant n'est pas atteinte d'une simple indisposition, bien qu'elle écrive encore ce mot. Elle ne se doute pas de la gravité du mal ni qu'elle commence un vrai calvaire maternel.

M. Triger, le vieux médecin dont la femme était une amie de la maison, est venu, et dans sa lettre du 15 avril, 11 heures du soir, Juliette donne sur sa consultation et les remèdes ordonnés des précisions qui peuvent surprendre. Le brave père Triger n'a vu dans la maladie de Claire qu'une inflammation de l'estomac et il a fait apposer douze sangsues à l'épigastre !

Je finis seulement à présent, mon bien-aimé adoré, de poser les sangsues à ma fille et un cataplasme qu'elle doit garder deux heures pour faire saigner. C'est à l'épigastre que je les lui ai mises, au nombre de douze. M. Triger pense que cela suffira pour lui enlever la fièvre qu'elle avait très forte ce soir. Du reste il viendra demain matin de bonne heure. Il pense, jusqu'à présent, que ce n'est qu'une inflammation de l'estomac. Dieu veuille qu'il en soit ainsi !

Quelques instants avant qu'il ne vînt, ma fille, que j'avais fait lever pour qu'on fît son lit, venait de se trouver mal tout à fait. Tout le temps qu'elle a eu les sangsues il m'a fallu lutter avec le vinaigre contre les faiblesses spasmodiques qu'elle ressentait.

Cela ne m'effraie pas autrement parce que je sais qu'elle ne mange pas depuis trois semaines...

A minuit un quart Juliette écrit encore un mot à son Victor pour le remercier des paroles de confiance et d'encouragement qu'il est venu lui prodiguer ainsi qu'à sa fille :

Je ne veux pas me coucher sans t'avoir remercié du fond du cœur de tout le courage et de toute la confiance que tu me donnes dans un mot et dans un sourire. Tu es mon bien-aimé que j'adore, tu es ma providence à laquelle je me confie entièrement.

Je vais aller tout à l'heure auprès de ma fille pour lui ôter son cataplasme et faire coucher Suzanne. J'espère qu'il n'arrivera rien de fâcheux cette nuit et que cette pauvre enfant va bien dormir.

J'ai donné l'ordre à Suzanne de venir m'avertir

au moindre petit événement. Mais j'espère que la nuit sera bonne, car tu me l'as promis. *Tâche de venir demain de bonne heure, mon doux aimé, il me semble que cela me porte bonheur pour toute la journée...*

Le lendemain, 16 avril, le « hideux Triger » est revenu pour voir l'effet de ses remèdes. Après l'abondante hémorragie causée par les douze sangsues, il a trouvé naturellement que la fièvre avait diminué. Mais, continuant à errer à la recherche d'un diagnostic, il a déclaré qu'il « craignait toujours une maladie éruptive, rougeole ou petite vérole ». En outre il a pris la mère à part pour lui demander s'il « n'y avait pas de *chagrin* mêlé à tout cela ». Puis « il a permis un peu de bouillon de poulet léger et ordonné des cataplasmes sur l'estomac pour tout remède ».

Juliette, après avoir donné les résultats de la consultation du jour, se retourne vers Victor et vers son amour pour les remercier et pour les bénir :

... Cher bien-aimé adoré, mon bon ange, mon amour, sois béni. Je t'aime plus que jamais. Je crois que tu as deviné mieux que personne l'origine de la maladie de cette pauvre enfant. Tout vient évidemment de la déception de son examen. A cet âge-là ce sont de vrais chagrins que ces petits événements désagréables et ma pauvre péronnelle l'a ressenti plus vivement que tout autre et elle le paie aujourd'hui.

Du reste ses examinateurs n'en sont que plus lâches et plus féroces envers ces pauvres enfants en leur faisant subir leur mauvaise humeur ou leur mauvais vouloir. Quant à moi, je souhaite toutes sortes de mauvaise chance aux deux misérables que tu sais.

Je vais soigner cette pauvre fillette et la remettre sur pieds le plus vite que je pourrai parce que je sens toute son impatience et tout son ennui d'être clouée dans son lit par le beau temps qu'il fait.

Mais les beaux jours d'avril ne vont produire aucun effet sur la santé de Claire et ils n'empêcheront pas Juliette de connaître les alternatives les plus cruelles à son cœur de mère.

ALTERNANCES

Le vendredi matin, 17 avril, Juliette est rassurée parce que sa fille a passé une bonne nuit et elle chante victoire :

... Victoire ! ma fille a passé une très bonne nuit. Ce matin elle est calme et reposée et je crois que cette fois c'est pour de bon *et qu'il ne sera plus question de rougeole ou de petite vérole ou rien de ce que nous craignions. Tout à l'heure je lui donnerai un petit* négasseck *émollient, et puis nous verrons ce que M. Triger dira tantôt.*

Quant à moi, je suis pleinement rassurée et j'espère que d'ici à quelques jours il n'y paraîtra plus.

Pourtant, le samedi matin 18 avril elle s'avoue assez effrayée par tous ces symptômes alarmants qui tardent à disparaître, puis elle s'en prend une fois de plus à Pradier, dont l'indifférence à l'égard de Claire la révolte :

... Je ne comprends pas comment Pradier n'a pas encore envoyé savoir des nouvelles de sa pauvre fille. Cet homme est vraiment d'une insouciance révoltante. Je m'en moquerais, du reste, si cette pauvre enfant n'attachait pas une si grande importance à l'affection de son stupide père. Je te prierai, si tu le vois, de lui dire deux mots à ce sujet. De ta part cela le fera peut-être rentrer en lui-même. J'en doute pourtant, car je crois qu'il n'a aucune vergogne d'aucune façon.

Le 18 avril à 10 heures du soir Juliette est triste et découragée devant une maladie à laquelle elle dit que le médecin lui-même ne comprend rien.

Le 19 avril, dimanche matin, à 9 heures et demie, Juliette constate :

Ici nous allons bien. C'est toujours comme cela tous les matins. Malheureusement les soirées ne sont pas aussi bonnes...

Elle attend M. Triger, elle attend Victor, car, dit-elle, « je sens que j'ai besoin de toi, de toi et puis encore de toi », elle reçoit des visites pour Claire, laquelle se trouverait mieux « du silence et de l'isolement complet ». Le père Triger a approuvé sa *médicamentation* et Victor est venu dans la soirée « une petite goutte » et il a essayé de distraire la mère et la malade en se montrant d'humeur enjouée et en se moquant de « l'auguste Triger » et de ses charmes.

Tout en pensant à son bien-aimé avec une « indicible tendresse », Juliette soigne sa fille selon toutes les prescriptions de M. Triger. Le 22 avril au soir elle écrit :

Tantôt je pleurais sans pouvoir me retenir. J'ai

été obligée de trouver mille prétextes pour expliquer l'état de mes yeux et de ma figure. Je crois que je suis venue à bout de dissimuler assez bien le véritable motif de mes yeux bouffis et de mes joues rouges. Mais quel supplice !...

En vérité la pauvre femme ne pleure pas sans raison. Claire ne reprend aucunement le dessus, elle se plaint toujours d'une douleur au côté et, à part ses accès de toux de plus en plus fréquents, ne sort pas d'un état languissant et somnolent. M^me^ Luthereau, qui est la bonté même, lui apporte chaque jour « tous ces petits riens qui flattent les malades ». Mais Claire « reste indifférente à toutes ces marques d'affection ».

Ah ! comme il ferait bon, par un beau temps comme celui de ce 24 avril, être « avec toi, sur quelque grande route, avec deux mois de liberté devant moi et l'inquiétude et le chagrin en moins de la santé de ma fille ! »

Mais l'apathie de la malheureuse enfant persiste.

En dehors de ses souffrances physiques, Claire est en proie à la souffrance morale que lui cause l'indifférence de son père. Juliette, autant qu'elle le peut, lui dit que Pradier a envoyé chercher de ses nouvelles pendant son sommeil, mais elle écrit à Victor :

Son misérable père n'a pas envoyé depuis deux jours. Je n'ose pas jouer cette stupide comédie pendant qu'elle est éveillée maintenant. Demain, s'il n'envoie pas, je lui dirai qu'il a envoyé. Je donnerais tout au monde pour que tu le voies et que tu lui fasses honte de sa coupable et ignoble conduite envers sa pauvre fille. Il y a des moments où je suis tentée de lui écrire tout ce que je pense à ce sujet. Je suis retenue par la crainte de te déplaire et par la certitude de l'inutilité de cette démarche.

Le 24 avril M^me^ Luthereau est partie « consternée de l'air de profond abattement de cette enfant » et voici que le 25 Juliette se trouve soudain rendue à l'espérance par une visite du père Triger :

Tantôt je venais de coucher ma fille et, ne la trouvant pas mieux, je me laissais aller au découragement quand est arrivé le père Triger, qui, après l'avoir auscultée de nouveau, a déclaré qu'elle allait mieux. Il m'a dit, à moi en particulier, que l'air commençait à circuler dans le poumon gauche et qu'elle en serait quitte pour un gros rhume.

Cette nouvelle si ardemment et si péniblement attendue m'a remis du cœur au ventre et maintenant il me semble que la calotte de plomb que j'ai sur la cervelle se soulève un peu et que je commence à penser.

Le 26 avril l'euphorie de Juliette continue. Cependant le 28 au matin, voyant que l'état de sa fille est toujours le même, qu'elle tousse beaucoup et que sa médecine ne lui fait aucun effet, Juliette se déclare « courbaturée jusque dans l'âme ». Le 28 au soir nous apprenons que Pradier a enfin écrit une bonne lettre à sa fille, qui en a ressenti une grande joie car cette lettre contenait des promesses dont Juliette parle ainsi à Victor :

... Toi seul, mon adoré, peux faire que ce bon mouvement ne soit à jamais perdu et qu'il ne se rétracte jamais. J'attends ce service, d'où dépend l'honneur, l'avenir et peut-être la santé de ma fille, de ta générosité.

La lettre de son père avait fait sur Claire un merveilleux effet. Elle dormit pour la première fois depuis qu'elle était malade une nuit entière, ne toussa presque pas et demanda à manger. Elle prit en outre connaissance, le 29 avril au matin, de la « bonne et généreuse lettre » que Victor Hugo venait d'écrire à Pradier, et elle en fut touchée jusqu'aux larmes.

Dans l'après-midi Claire renouvela ses remerciements émus au poète, et celui-ci répondit affirmativement à Juliette, qui lui demandait : « N'est-ce pas qu'elle est bien ? » Mais ce fut sans conviction : il se doutait qu'à la suite de ses chagrins, et peut-être d'un refroidissement, la malheureuse enfant était atteinte d'un mal irrémédiable.

La nuit fut très mauvaise, et Juliette écrivit le jeudi matin 30 avril :

... Je suis consternée ce matin. Cette pauvre enfant a passé une nuit blanche. La toux a repris avec la même intensité. Je suis tout à fait démoralisée, car je vois que depuis cinq semaines elle est toujours dans le même état, c'est-à-dire pire, *puisque les forces s'en vont de plus en plus.*

Les lettres du 30 avril au soir et du 1^er^ mai vont être remplies des angoisses de la pauvre mère. Pendant qu'elle écrit la malade « pousse des gémissements qui me fendent l'âme ». Un nouveau vésicatoire a été appliqué. De plus, en accord avec Victor Hugo et avec le père, un autre médecin, M. Chomel, a été appelé en consultation. En attendant, écrit Juliette, « je ne connais pas de situation plus pénible et plus insupportable que de voir souffrir ceux qu'on aime sans pouvoir les guérir ».

La consultation a eu lieu le 1^er^ mai, et M. Chomel, ayant sans doute reconnu l'extrême gravité du cas, a prescrit toute une série de remèdes appropriés. Mais voilà que « M. Triger se refuse absolument aux remèdes prescrits par M. Chomel comme très dangereux et pouvant avoir des conséquences on ne peut plus malheureuses ».

Ce n'est pas tout. Pour mettre le comble aux embarras et aux ennuis de Juliette, Pradier lui fait savoir subitement qu'il a loué un appartement meublé à Auteuil et qu'il faut y transporter Claire sans plus tarder.

Et Juliette ne va pas refuser cette offre de Pradier, car elle se rend bien compte que le sculpteur, ne pouvant venir rue Saint-Anastase pour les motifs que l'on devine, a quelques raisons de vouloir loger sa fille dans un appartement où il irait enfin la voir.

A AUTEUIL, DANS LA « VILLA PRADIER »

ANS la lettre qu'il avait écrite le 28 avril à sa fille Pradier s'était engagé à subvenir aux frais de la maladie et avait vaguement parlé d'un transfert à la campagne. Juliette, nous l'avons vu, ne croyant pas à ses promesses, avait fait intervenir auprès de lui Victor Hugo. C'est sans doute après cette intervention que le sculpteur, brusquant les choses, fit annoncer à Juliette dans l'après-midi du 1er mai qu'il ferait lui-même transporter Claire à Auteuil dès le lendemain matin.

Victor Hugo fut informé de l'événement par Juliette le soir même, à 9 h. 45, dans le billet suivant :

M. Pradier ayant loué un appartement à Auteuil s'avise de retenir une calèche pour demain matin sans s'assurer si cette attention est opportune et si je pourrai en user sans me gêner extrêmement.

M. Triger est d'avis d'attendre quelques jours que ma fille soit remise de la secousse de son vésicatoire avant de la transporter.

D'un autre côté, ne voulant pas donner prétexte à cette subite sollicitude de s'éteindre par la moindre objection impérieuse, je me suis bornée à lui faire savoir qu'il ne serait pas prudent de transporter Claire demain, que, cependant, s'il y tenait absolument, je serai prête à 3 heures de l'après-midi.

Si j'ai mal fait, mon Victor bien-aimé, le Bon Dieu m'est témoin que c'est à bonne intention pour cette pauvre enfant et à défaut de tes bons conseils qui me sont toujours si doux et si utiles et que j'ai tant de bonheur à suivre aveuglément.

Du reste rien ne m'est plus suspect que ce beau sentiment paternel qui a attendu jusqu'à présent pour se manifester par des fanfaronnades ridicules. Rien ne m'est plus répulsif que l'exagération et les grands bras et les grands mots. Je me trompe peut-être, mais jusqu'à preuve honnête et sérieuse de la sincérité de M. Pradier je me crois malheureusement trop en droit d'en douter.

Ce que furent ce départ en calèche de la rue Saint-Anastase de Juliette, de sa fille et de la bonne Suzanne et leur arrivée à Auteuil, 56, rue La Fontaine, dans une maison meublée que Pradier avait appelée pompeusement une « villa », on peut l'imaginer.

Victor Hugo, toujours généreux, n'avait abandonné ni la malade ni la mère, et il était venu le même jour les voir dans l'après-midi à Auteuil. Mais il avait dû rentrer après une courte visite et, à 9 heures du soir, dans sa nouvelle chambre, à deux pas du lit de sa fille, Juliette, qui l'avait accompagné jusqu'à l'omnibus, lui avait écrit la lettre suivante où la douleur maternelle se mêle aux larmes de l'amoureuse :

Auteuil, 2 mai, samedi soir 9 heures.

Je ne peux pas me faire à l'idée que je ne te verrai pas ce soir, mon doux bien-aimé adoré, et cependant, hélas ! ce n'est que trop vrai.

C'est la première fois depuis quatorze ans que je couche dans une chambre qui ne m'appartient pas, aussi je suis triste et désolée dans l'âme. De quelque côté que je me retourne j'ai le cœur navré.

Tantôt, en te quittant, j'aurais voulu mourir, toutes les larmes que je retenais dans mes yeux retombaient sur mon pauvre cœur comme du plomb fondu. Ce que je souffrais, Dieu seul le sait.

Si cette vie d'inquiétude sur ma pauvre fille et d'éloignement de toi devait durer longtemps je crois que je n'aurais pas la force de la supporter. Je suis lasse et dégoûtée des infamies que je vois autour de moi. Je suis honteuse et indignée de ne pouvoir pas m'y soustraire, quelque chose que je fasse.

Et puis en même temps je pense à toi, si généreux, si loyal, si grand, si bon et si indulgent, et je sens que toute mon amertume s'en va et qu'il ne me reste plus que de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour pour toute ta divine et ravissante personne.

En rentrant j'ai trouvé ma fille en proie à une fièvre énorme, je lui ai renouvelé ses compresses et depuis un moment elle dort. Dieu veuille qu'il en soit ainsi toute la nuit et que le changement d'idées, de lieu et d'air ait une heureuse influence sur sa santé.

Je regretterai moins amèrement alors les privations que je me suis imposées dans cette intention.

En attendant je suis en proie aux plus atroces inquiétudes et je souffre tout ce qu'on peut souffrir de l'absence de ce qu'on aime le plus au monde, bien plus que la vie, bien plus que le devoir, plus que tout enfin.

Bonsoir, bien-aimé, pense à moi, dors bien et aime-moi.

Juliette.

Du 2 mai au 21 juin 1846 Juliette va connaître dans ce qu'elle appellera par ironie la « villa Pradier », et plus exactement un « affreux petit taudis de boutiquier », les angoisses les plus terribles au chevet de sa fille. Elle sera nuit et jour penchée sur cette lente agonie et son cœur saignera en outre, comme dans sa première lettre datée d'Auteuil, des trop courtes visites de son bien-aimé.

Tous les jours, ou du moins toutes les fois qu'il le pourra, Victor Hugo viendra à Auteuil, dans la rue du fabuliste. L'Académie, la Chambre des Pairs et mille autres occupations requièrent sa présence. Il n'oubliera pas pour cela les deux infortunées qui l'attendent là-bas, et le petit omni-

bus qui conduit dans ce quartier lointain n'aura pas de client plus assidu que lui. Quand il ne pourra pas venir il écrira ou fera porter des fleurs et des bonbons à la chère malade.

Le lundi 4 mai il est donc venu, et après quelques instants passés auprès de Claire il a été reconduit un bout de chemin par Juliette. Celle-ci, à 9 heures du soir, lui crie sa gratitude en même temps qu'elle le renseigne sur l'état de Claire depuis son départ et sur l'attitude de Pradier, dont elle dira :

Le beau feu de son père est déjà ralenti. Il n'est pas venu depuis samedi, jour où il passait devant la porte pour aller dîner chez M. Guillaume. Aujourd'hui il n'a même pas envoyé savoir de ses nouvelles et cependant je t'assure que M. Triger hier n'était rien de moins que satisfait de l'état de cette pauvre enfant. Dieu veuille que la pauvre fille ne s'aperçoive pas si tôt du refroidissement de son père, car dans la disposition de santé et d'esprit dans laquelle elle se trouve cela lui ferait peut-être un mal irréparable. J'y fais tout mon possible, mais je crains de n'y pas parvenir, car le mépris et le dégoût qu'il m'inspire doivent se trahir, quoi que je fasse.

La lettre du 5 mai, écrite l'après-midi, à 3 h. 45, est une lettre d'amoureuse, mais combien douloureuse et combien maternelle, aussi :

Tout est toujours dans le même état qu'hier, à l'accablement près que j'aurais pu attribuer à la chaleur si le médecin ne m'avait pas désabusée hier si cruellement. La nuit n'a pas été très mauvaise. Enfin la pauvre créature ne souffre presque pas. Elle paraît ne pas tenir plus à la vie que la vie ne paraît tenir à elle. Tout est apathie et profonde indifférence dans cette triste maladie. Son père seul a le privilège de la ranimer pendant les quelques instants qu'il est là. Il est venu ce matin, il s'est rencontré avec le médecin qui, du reste, ne paraît pas aussi découragé que M. Triger, mais qu'est-ce que cela prouve ?

Je n'ai pas pu la lever aujourd'hui du tout. Elle est restée couchée sur son lit en proie à une abondante et constante transpiration. Tous les toniques qu'on lui donne ne produisent aucun bon effet. Sa faiblesse, c'est-à-dire la mort, gagne d'heure en heure. Je prie, mais je ne sens au dedans de moi aucun soulagement, aucune confiance venir. Le Bon Dieu dédaigne mes prières et les repousse, je le sens bien. Pourtant je l'aime et je l'admire dans ce qu'Il a fait de plus doux, de plus grand, de plus noble, de plus généreux et de plus beau.

Je l'aime comme ses saints et ses anges l'aiment dans le ciel. Que faut-il donc de plus pour trouver grâce devant lui ! Il m'a ôté ma mère en venant au monde, il veut m'ôter ma fille avant de l'avoir quittée, est-ce là sa justice ? Je ne veux pas blasphémer, mais je suis bien malheureuse, et si je ne te vois pas, si tu ne peux pas venir aujourd'hui qu'est-ce que je deviendrai, mon Dieu ? J'ai le désespoir dans l'âme, mais je t'aime. Le Bon Dieu peut me broyer le cœur à plaisir s'il le veut, mais le dernier cri qui en sortira sera un cri d'amour pour toi, mon sublime bien-aimé.

Juliette.

Ainsi l'éternelle amoureuse ne peut retenir l'expression d'une passion que la maladie de sa fille a rendue encore plus vive et plus douloureusement ardente.

LES LETTRES DU POÈTE

PARTIR de ce moment, chaque jour, chaque heure, Juliette verra ses espérances la quitter.

Elle le dit elle-même le 10 mai, dimanche matin, à 6 heures et demie :

... Ma fille dort encore et je profite de son sommeil pour t'écrire toute chose cessante.

M. Triger, que j'ai vu hier dans l'omnibus à la barrière, m'a dit qu'il n'était pas content de l'état de cette pauvre enfant et qu'il reviendrait aujourd'hui. Il a prescrit le lait chaud de vache deux fois par jour si elle peut le digérer et, à son défaut, le lait de chèvre comme plus léger.

Tu vois, mon pauvre adoré, que le temps au lieu d'améliorer la santé de cette pauvre enfant ne fait que nous enlever une à une toutes les espérances...

Elle est décidée à demander, sur le conseil de Victor Hugo, une consultation à M. Louis, le médecin du poète. Elle en avertit Pradier et M. Triger.

En attendant cette consultation, qui n'aura lieu que dans quelques jours, elle couvre son papier, en ce dimanche 10 mai après-midi, de véritables divagations d'amour provoquées à la fois par l'absence de Victor Hugo et par la lettre qu'elle en a reçue, puis elle écrit :

J'ai lu à ma pauvre fille tout ce que tu lui dis de doux, d'aimable, de tendre et de charmant. Elle a été transportée de reconnaissance et de bonheur, et elle a oublié dans ce moment-là tout son mal.

La fièvre n'a pas diminué depuis trois jours. M. Triger m'avait promis de venir aujourd'hui. Jusqu'à présent il n'est pas encore venu.

M. Pradier est venu ce matin avec son petit garçon. Il a été très affectueux avec sa fille et il lui a promis de faire tout son possible pour revenir dîner tantôt dans le voisinage avec toute sa famille. Mais je pense que le mauvais temps mettra obstacle à ce projet. Pendant qu'il lui faisait cette promesse qui la faisait rayonner, moi je pensais avec chagrin que je ne te verrais probablement pas aujourd'hui et j'avais mes yeux remplis de larmes.

Ta douce lettre en me consolant de ton absence ne m'a pourtant rien enlevé de cette tristesse tendre qui ne ressemble en rien aux autres tristesses. C'est une tristesse faite avec les baisers qu'on ne peut pas donner, avec les caresses qu'on ne peut pas recevoir, avec les sourires dont on se souvient, avec les yeux qui regrettent la noble figure adorée. Rien ne peut distraire de cette tristesse ineffable, pas même tes adorables lettres dans lesquelles cependant je puise tout mon courage et toute ma résignation pour t'attendre jusqu'au lendemain. Sans elles cette tristesse serait du désespoir. Ce serait quelque chose d'affreux et d'insupportable dont la seule pensée m'épouvante.

Aussi tu penses avec quelle reconnaissance je les accueille, ces divines petites lettres. Il me semble qu'à force de les baiser elles s'animent sur mes lèvres et qu'elles me rendent caresses pour caresses. Je suis folle pendant quelques instants et puis la raison me revient avec la douloureuse pensée que je ne te verrai pas de la journée.

Tous les soirs quand je me couche je pleure en songeant que tu es loin de moi et que tu ne viendras pas auprès de mon lit comme tu en avais pris la douce habitude.

Depuis huit nuits je ne me suis pas couchée une seule fois sans t'envoyer des baisers tout humides de larmes.

Cette chère enfant ne saura jamais ce qu'elle coûte à mon pauvre cœur. Dieu veuille que tous ces sacrifices me soient comptés et que je la tire de l'affreuse maladie à laquelle elle est en proie.

Je prie et j'espère.

Je t'attends et je t'adore.

Ces lettres de Victor Hugo, qui produisaient un tel effet sur la mère et la fille dans leur solitude douloureuse d'Auteuil, nous n'en avons guère que des fragments sauvés par miracle, mais qui témoignent bien de la propre douleur du poète en même temps que des efforts qu'il faisait pour la dissimuler et pour dissiper par des encouragements enjoués les inquiétudes des deux pauvres âmes désolées.

... Je ne veux pas que tu sois triste, écrivait-il un jour au début de mai, *je veux que tu sois gaie, je veux que vous mangiez tous là-bas comme des ogres en babillant comme des pies ; dis cela à qui tu sais. Elle me prendra en grippe, je le sais bien, mais pourvu qu'elle redevienne ma grande et belle Claire, qu'est-ce que cela me fait ?...*

Une autre fois, il emploie encore ce même ton badin :

... J'espère que ta Claire va bien. Embrasse-la pour moi et dis-lui toutes les tendresses que tu me sais pour elle ; je veux absolument qu'elle mange, qu'elle mange beaucoup et qu'elle devienne aussi goinfre qu'elle était jolie. Signifie-lui cela de ma part. Ah ! mais...

Le plus souvent ses lettres étaient pleines de sentiments tendres, échos de celles de Juliette, dont il disait :

... Je viens de lire et de baiser ton adorable lettre, je l'ai toute dans l'âme ; c'est elle qui ressort dans celle-ci et je te l'envoie comme l'écho de tes douces tendresses et de tes exquises paroles...

Quand il la quittait, quand l'omnibus l'emportait vers Paris, si Juliette le suivait des yeux il ne manquait pas d'en faire autant et il lui écrivait joliment :

Je t'ai suivie hier des yeux et de l'âme comme tous les jours quand je te quitte, et quand j'ai vu disparaître au tournant du quai ta robe noire et ton châle vert il m'a semblé que le soleil se couchait pour moi et que la nuit se faisait...

Il avait besoin de la voir, lui disait-il, « ta vue est un besoin de mon âme, comme de mes yeux », et il se plaignait avec une tristesse sincère quand il était empêché d'assister la malheureuse mère dans ses épreuves :

Je suis, moi, de mon côté, dans un inextricable tourbillon de choses et d'affaires, souvent précipité à la fois sur les mêmes heures et j'en veux au Bon Dieu de ces diversions qu'il m'envoie dans un moment où je ne voudrais pas détourner ma pensée de toi une seule minute...

Juliette, en ces heures tragiques, prend du courage et de la force dans les lettres de Victor Hugo quand il ne peut pas venir, mais, si elle l'attend avec impatience, si elle voudrait, le 11 au matin, « être à tantôt », elle voudrait surtout être revenue chez elle avec sa pauvre enfant pour n'en plus bouger :

Le jour où je retournerai dans ma maison avec ma fille guérie je serai la plus heureuse des femmes, car je serai près de toi et entourée de tout ce qui t'appartient...

Mais les forces de la malade s'épuisent, et, malgré le signet de livre d'heures avec des médailles dorées à chaque bout que lui apporte la bonne M^me^ Guérard, malgré la visite réconfortante du poète, Claire va passer une nuit affreuse après une nouvelle saignée, nuit que sa mère décrit ainsi, le 12 mai à 8 heures du matin :

Quelle nuit, mon adoré, quelle épouvantable nuit je viens de passer auprès du lit de ma pauvre fille ! Je l'ai crue morte trois fois par la perte du sang que je ne pouvais pas arrêter, malgré la poudre de colophane et les compresses d'amadou. La dernière fois que Suzanne est allée chercher de la poudre et des compresses chez le pharmacien, à 3 heures du matin, j'ai été moi-même saisie d'un spasme tellement violent que je n'ai eu que le temps de me traîner avec la bouteille au vinaigre jusqu'à la fenêtre de ma chambre. J'y suis restée à moitié morte d'effroi et de chagrin jusqu'au retour de Suzanne. Enfin à 5 heures du matin j'ai été maîtresse de l'hémorragie. Je me suis fourrée dans mon lit pour me réchauffer jusqu'à 7 heures et me voici t'écrivant tous ces douloureux souvenirs pour tâcher de m'en débarrasser et de les oublier une fois que je te les aurai dits. O mon Victor, quelle nuit ! J'espère que le Bon Dieu m'en tiendra compte quand viendra le moment des expiations.

LA FUITE DES ESPÉRANCES

PRÈS cette atroce nuit qui a laissé Juliette désemparée et Claire plus faible que jamais, presque sans vie à la suite de cette horrible saignée, les dernières espérances qui pouvaient rester à la mère se sont envolées.

Le 15 mai, dans la soirée, la malade a eu une interminable crise de toux. Le 16 au matin, nouvelle crise presque aussi longue et sa mère écrit :

C'est sous l'impression du danger que court ma pauvre fille que je t'écris, mon Victor bien-aimé adoré, en m'efforçant de ne pas pleurer pour ne pas alarmer cette chère enfant. Mais je souffre horriblement et je ne sais pas ce que je deviendrai si tu ne peux pas venir me voir ce soir.

Te voir c'est reprendre des forces nouvelles, du courage et de l'espoir nouveaux.

Par contre, Juliette éprouve de plus en plus « un dégoût profond et un mépris inexprimable pour cette nature fanfaronne et déloyale » qui est celle de Pradier. Le sculpteur prend tous les prétextes pour ne pas venir. Le 16 Juliette le constate :

... Son père n'a pas donné signe de vie aujourd'hui. Il est vrai que le temps n'est pas favorable et qu'il ne lui faut pas de prétexte aussi plausible pour ne pas se déranger.

Malgré le dimanche, Victor Hugo est venu à Auteuil et, malgré le mauvais temps, il n'a pas voulu, nous apprend Juliette, du parapluie qu'elle voulait lui laisser pour s'en retourner.

J'ai bien regretté, écrit-elle le 18 mai, lundi matin à 8 heures, *de ne pas t'avoir laissé le parapluie, car je n'ai pas eu une seule goutte de pluie pour revenir et depuis ce moment l'ouragan et la pluie n'ont pas cessé de faire rage.*

Le 19 après-midi elle fait ce tableau de sa situation :

Je t'écris à bâtons rompus, mon cher petit homme, en entremêlant mon gribouillis d'un sourire à ma fille, d'un rayon de soleil que je happe au passage en ouvrant la fenêtre de cette pauvre enfant, d'un oreiller que je rabats, d'un verre de tisane que je donne, d'une porte que je ferme, d'un blanchisseur que je reçois, enfin de tous les incidents que produisent les soins à donner à un enfant malade. Mais à travers tout cela mon cœur et ma pensée sont fixés sur toi. Je te désire et je t'aspire par tous les pores. J'attends l'heure à laquelle tu dois venir avec une inquiète impatience car je suis toujours menacée de ne pas te voir...

A chaque lettre, comme à chaque heure, les angoisses et les plaintes de Juliette vont se multipliant. Le père Triger ne vient pas, elle envoie chercher un autre médecin plus rapproché, lequel est d'avis que la consultation de M. Louis serait ce qu'il y aurait de plus prudent et qu'il la faudrait tout de suite, afin « de n'avoir pas le reproche à se faire d'avoir tardé trop longtemps à appeler l'homme qui peut seul dire à coup sûr où en est ma pauvre fille et ce qu'il y a à faire pour la sauver ». Et Juliette ajoute : « Du reste, il pense que M. Triger a fait une chose grave en se refusant à exécuter l'ordonnance de M. Chomel. »

Ces discussions entre médecins ne font qu'augmenter les perplexités de Juliette, qui décide, le 21 mai, d'écrire à Pradier, malgré sa répugnance, pour qu'il « avise au moyen de faire venir M. Louis et de le *payer* ».

En attendant, ce même jour, M. Triger est venu voir Claire et « il l'a saignée tout de suite ». Il y a eu, entre lui et le médecin d'Auteuil, une conversation dans le jardin. Pendant ce temps-là, « le sang avait déjà pu donner des *diagnostics* en se coagulant ». En conséquence « ils pensent, depuis ce sang, qu'il faudra une autre saignée ». On conçoit combien une telle façon barbare de soigner une malheureuse enfant qui se mourait de la poitrine était indiquée !

Dieu veuille, s'écrie Juliette, *que je sauve ma fille de tous ces gens-là et que je puisse bientôt emplir mes gribouillis de choses plus agréables et plus gaies que toutes ces lugubres purgonnades dont je les bourre depuis plus d'un mois !*

La pauvre mère n'était pas au bout de son calvaire. Claire ne dort plus et ne cesse de tousser. « L'infâme Pradier » multiplie ses « infâmes procédés ». Le 22 Victor est venu et elle l'a quitté, « encore plus triste et plus accablée que d'habitude ». Mais, en rentrant, elle a trouvé la lettre que chaque année, pour la Sainte-Juliette, son ami lui envoie, et elle se reprend à espérer :

... Mais ta douce lettre m'a ranimée. Il est impossible de ne pas espérer après l'avoir lue. Est-ce que le Bon Dieu peut te refuser ce que tu lui demandes avec tant de douceur et dans sa divine langue à lui ? Tu le comprends et il te comprend. Il sait bien que ce que tu lui demandes pour une pauvre femme et pour son enfant malade est juste. Il te doit ce miracle, à toi, si courageusement dévoué à l'humanité tout entière, à toi, pauvre père, si douloureusement éprouvé et si pieusement résigné. Aussi je suis pleine d'espoir et de courage depuis que j'ai lu mon adorée petite lettre.

Ma pauvre fille a beau se plaindre plus fort que ce matin, je suis pleine de confiance dans l'effet de tes saintes bénédictions et dans ta divine prière. Le Bon Dieu n'est ni sourd ni injuste. Ainsi je peux tout espérer...

Le 23 mai après-midi Juliette attend M. Louis. Claire est « excessivement rouge et elle tousse beaucoup ». De plus, elle se plaint « de cette plainte continue du malade, qui fait tant de mal parce qu'on ne peut pas la faire cesser », plainte issue « d'une insupportable douleur causée par le séjour prolongé au lit et dans la même attitude ». Et Juliette dit encore : « Ses plaintes, me déchirent le cœur. Je voudrais pouvoir souffrir à sa place. Il me semble que je souffrirais moins. »

Nous n'avons pas le récit de la consultation qui a eu lieu entre M. Louis, M. Triger et le médecin d'Auteuil, car, Victor Hugo étant venu rue La Fontaine vers le soir, ce récit lui en a été fait de vive voix. Nous saurons seulement par les lettres des jours suivants quelques-unes des prescriptions de M. Louis, dont la principale sera qu'il faut à tout prix soutenir la malade, la lever, et non plus la laisser s'affaiblir dans le lit. Il recommandera qu'on lui fasse prendre un peu de vin de Bordeaux et sucer de temps à autre une côtelette.

Le dimanche 24 mai, dès le matin, Juliette envoie chercher le médecin d'Auteuil « pour savoir comment appliquer le traitement » et comment administrer, en quelle quantité et à « quelles distances » l'eau de Bussang et les pilules.

Fatiguée par la consultation « la pauvre enfant n'a pas fermé l'œil de la nuit et, par contre-coup, Suzanne et moi, nous nous sommes levées d'heure en heure ».

L'après-midi Juliette s'efforcera de lever à plusieurs reprises la pauvre Claire et de lui faire prendre « sous la plus petite forme possible les aliments les plus toniques et les plus substantiels, très *salés* ». Mais « toutes ces choses en apparence si faciles ne sont rien moins qu'exécutables par le peu de bonne volonté et de courage de cette malheureuse enfant ».

Après deux jours de ce « régime fortifiant » Juliette constate cependant qu'il n'a pas fait de mal à Claire, *au contraire*. Aussitôt l'espoir renaît en elle non seulement de sauver son enfant mais de la conduire rue Saint-Anastase, dans « ce temple dont tu es le Dieu pour moi ».

LES DERNIERS JOURS

JULIETTE marchera désormais dans une voie douloureuse dont elle sait que le bout est fatalement marqué. Chacune de ses lettres, pendant ces quinze derniers jours, sera lourde de sanglots contenus.

Le 6 juin après-midi, Juliette, devant une nouvelle et plus grave suffocation, envoie chercher le médecin, qui « reste consterné du changement que si peu de temps avait apporté » et qui prescrit de l'arnica. Confidentiellement il dit à la mère de remuer la malade avec les plus grandes précautions, « parce qu'elle pourrait mourir presque subitement dans l'état de faiblesse où elle est ».

Affaissée, indifférente, Claire ne s'est un peu ranimée que pour demander à voir le curé de Saint-Mandé. Mlle Hureau, qui se trouvait là, s'est chargée de faire le nécessaire.

Le soir le médecin avait dit encore : « Madame, votre enfant est plus mal qu'elle n'a jamais été. » La nuit, après un pareil avertissement, avait été affreuse.

Le dimanche matin 7 juin, Juliette attend le médecin, Pradier et, naturellement, Victor Hugo. Elle veut demander au premier s'il n'y aurait pas « quelque nouveau moyen de ranimer cette chère et malheureuse enfant » ; au second, d'écrire dans le même but à M. Louis ; au dernier, de se montrer, comme toujours, « inépuisablement bon et souverainement compatissant ».

Par miracle la nuit du lundi au mardi a été bonne et Juliette se reprend à espérer de toutes ses forces. Mais dans la journée M. Triger a été fort pessimiste et il a déclaré en s'en allant « que ce n'était pas là une convalescence et que si elle avait des tubercules rien n'y ferait, que si elle n'en avait pas elle guérirait malgré les médecines ».

La journée du 11, pendant laquelle Claire ne sort ni de son abattement ni de sa fièvre, est marquée par une proposition de Pradier, bien digne de lui :

Son père est venu ce matin un moment. Il n'a rien trouvé de plus consolant et de plus généreux à me dire que de m'offrir le médecin du dispensaire et les médicaments par la même voie, c'est-à-dire de me faire inscrire, moi et ma fille, au bureau des indigents, car ce n'est qu'à ce titre qu'on peut avoir ces secours-là.

Juliette se laisse aller à toute son indignation :

Dans toute autre position et de toute autre personne je l'accepterais avec reconnaissance, mais de la part de ce misérable cela me paraît le comble de l'ignominie. Je ne peux pas te dire ce que je trouve de lâche, d'infâme et d'ignoble dans la proposition de ce père gagnant 100.000 francs par an. Je m'exagère peut-être ce hideux procédé, mais je sais qu'il me blesse de sa part comme une insulte faite à la mère et à la femme.

La nuit du jeudi-11 juin au vendredi 12 a été plus mauvaise encore que l'autre. Le médecin n'a pu prescrire qu'une potion somnifère. Juliette est brisée et consternée, ainsi qu'Eugénie, dont le dévouement ne s'est pas démenti depuis le début.

Le samedi 13 juin le curé de Saint-Mandé est venu confesser Claire. Il était temps. La pauvre

enfant a des étouffements si prolongés qu'elle peut à peine parler et qu'il est à craindre « qu'elle ne perde la respiration tout à fait ». Le médecin répète encore qu'elle pouvait passer dans un mouvement un peu trop brusque et même dans le repos, que les poumons étaient engoués, ce qui pouvait amener une suffocation instantanée.

Le dimanche 14 juin Pradier avait promis de venir avec ses autres enfants, Charlotte, Thérèse et John, mais, nous dit Juliette :

Son hideux père n'est pas venu aujourd'hui, malgré la promesse qu'il lui avait faite de lui amener ses autres enfants ce matin. Elle en a été très visiblement peinée et elle s'en est plaint avec quelque amertume. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui donner le change pour cette coupable indifférence — je voulais dire impie, *car il y a impiété à refuser à un pauvre être mourant tout ce qui peut rendre ses derniers moments moins douloureux.*

Quant à moi, ajoute-t-elle, *tous les côtés de mon cœur souffrent à la fois. Il n'y a pas une seule pensée qui me fasse l'effet d'une meurtrissure au cœur. Je voudrais être à la place de cette malheureuse enfant non seulement pour lui conserver la vie, triste présent, mais pour me reposer, car je suis lasse de souffrir dans mon amour et dans mon enfant. Etre séparée de toi, voir cette pauvre créature sur ce lit de maladie c'est plus que je n'en peux porter malgré tout le courage et toute l'énergie que je m'efforce d'apporter dans cette triste circonstance.*

Le 16 juin, Juliette, en même temps qu'elle dépêche Mme Lanvin pour dire à Pradier d'envoyer son médecin au plus vite, adresse à Victor un appel désespéré :

Je viens à toi, mon refuge, mon autel, mon Dieu, ma consolation, mon espoir.

Je viens à toi pour retremper mon courage, qui s'en va minute par minute. Ma fille a été si mal ce matin que j'ai cru qu'elle allait mourir. Le médecin n'a pas pu me cacher que cette pauvre enfant avait empiré dans la nuit d'une manière effrayante...

N'ayant pu venir la veille, Victor Hugo a écrit à Claire. Juliette nous apprend le 17 juin l'effet produit sur la malade par cette lettre :

Elle m'a fait lire tout de suite tout ce que tu lui avais écrit. Sa pauvre petite figure rayonnait pendant ce temps-là de joie et de bonheur. On aurait dit qu'elle se transfigurait. C'est un de tes doux privilèges, mon divin bien-aimé, de consoler tous ceux qui souffrent, quelle que soit leur souffrance, avec un mot pris dans ton cœur...

De son côté, Pradier est arrivé dans la matinée avec son médecin. Singulier médecin, dont Juliette nous dit que « son charabia sent le saltimbanque et l'avaleur de sabre à faire frémir ».

Malgré sa répugnance devant les remèdes mystérieux de ce « Cagliostro Macaire », de ce « jongleur aventurier », Juliette ne s'en écrie pas moins :

Oh ! s'il pouvait la guérir, avec quelle joie et quelle reconnaissance je le proclamerais le plus savant, le plus habile et le plus merveilleux des médecins présents, passés et futurs !

Ce docteur qui a fait si mauvaise impression sur Juliette, sans doute parce qu'il était amené par Pradier, est en réalité un médecin étranger homéopathe, et Juliette donne le soir même à sa fille la « fameuse cuillerée d'eau filtrée » qu'il a ordonnée. Du reste, comme le lendemain, 18 juin, Juliette, affolée par une nuit affreuse, l'a envoyé chercher de grand matin, il se contente de répondre « qu'il viendrait par égard pour M. Pradier, mais qu'il ne pensait pas qu'on eut assez de temps devant soi-même pour essayer l'effet des remèdes ».

De son côté, le médecin d'Auteuil se déclare impuissant et « croit ma fille arrivée à la dernière période de la maladie ».

L'après-midi du samedi 20 juin la pauvre Claire, qui n'a plus qu'un jour à vivre et qui, par l'intermédiaire des lettres angoissées de sa mère, n'a pas souvent rompu pour nous son douloureux silence, en sort enfin dans les lignes suivantes :

La malheureuse enfant semble entrevoir l'issue funeste de sa maladie. Elle en a parlé à plusieurs reprises avec un accent de désespoir et de conviction qui me brisait le cœur. Pour la première fois elle s'est plaint de sa poitrine, qui se déchirait, disait-elle, chaque fois qu'elle toussait...

Victor est venu. Il a été effrayé par l'état de la pauvre enfant et n'a pu que demander à la mère de surmonter son désespoir et de cacher « les affreuses tortures auxquelles elle était en proie, à cette chère bien-aimée ».

Elle s'y efforcera, et le lendemain, dimanche 21 juin, à 1 heure de l'après-midi, elle écrira :

Dans ce moment-ci je lui souris et Dieu sait ce que ce sourire cache de larmes et d'angoisses !

Mais le médecin tarde à venir, et Juliette se prend à regretter de lui avoir confié la vie de son enfant :

Je ne sais plus ce que je dis à force de penser à ma pauvre fille. J'ai beau faire tous mes efforts pour faire diversion à cette douloureuse préoccupation, rien ne parvient à m'en distraire, pas même mon amour. Je t'aime plus que je ne t'ai aimé et je suis triste et désespérée dans l'âme. Et comment ne le serais-je pas, mon Dieu, en voyant mon enfant dans l'état où elle est ?

Encore si ce médecin venait, s'il essayait de la soulager ! Mais il ne vient pas et ce qu'il essaie me paraît non seulement impuissant mais dérisoire. Comment ai-je pu avoir la mauvaise pensée de m'adresser à ce jongleur aventurier quand il s'agissait de la vie de ma pauvre fille ? Vraiment, j'étais folle ! Si j'osais, si je savais que faire pour

sauver cette malheureuse enfant je le ferais à l'instant, coûte que coûte. Mais sentir que je ne peux rien, c'est le comble du désespoir.

Pardon, mon Victor, je ne suis pas raisonnable, je le sens, mais je suis si malheureuse, vraiment, qu'il m'est impossible de ne pas me plaindre !

Là s'arrête cette lettre du dimanche 21 juin, 1 heure de l'après-midi. Nous n'en aurons plus d'autre avant le mardi 23 juin.

Dans l'intervalle l'irréparable se sera accompli. La pauvre Claire aura cessé de souffrir le dimanche soir, à 8 heures et demie. On l'aura enterrée le mardi matin au cimetière d'Auteuil.

Nous ne connaîtrons aucun des détails de ces dernières heures ni de cet enterrement. Juliette, abîmée dans sa douleur, les gardera pour elle. Elle n'avait pas besoin, du reste, de les raconter à Victor Hugo, qui l'assistait, et nous allons en voir seulement les retentissements sur son âme.

MON ANGE AU CIEL

Le mardi matin 23 juin, jour de l'enterrement de Claire à Auteuil, Juliette reprend la plume pour écrire à son Victor, et cette lettre, qui est d'une écriture plus tremblée que les précédentes, a dû être trempée de larmes, car çà et là de petits amas de poudre d'or ne sont pas seulement restés sur certains mots, mais entre les lignes.

La voici, sans autre commentaire :

Je veux que ma première lettre soit pour toi, mon doux bien-aimé, je veux te consacrer la première action que je fais sciemment depuis la mort de mon pauvre ange. Je tâche de trouver en moi de la force et du courage et j'y parviendrai, je l'espère, à force d'amour.

Je suis allée ce matin à la messe à l'heure où tu devais être à l'église toi-même. J'ai bien prié, bien pleuré et bien aimé. J'en suis revenue plus calme. Il me semblait que la prière m'avait rapprochée de mon enfant et qu'elle avait rendu notre amour encore plus saint et plus sacré.

Le malheur affreux qui me frappe, loin de diminuer ou d'altérer mon amour, l'augmente et le purifie par la reconnaissance. Tant que quelque chose de moi survivra je garderai pieusement le souvenir de l'ineffable bonté que tu as montrée tout le temps de cette longue et douloureuse maladie.

Cher bien-aimé, je suis encore bien troublée. Ma pauvre tête se refuse à toute pensée qui n'est pas celle de ma pauvre fille. Je sens mon cœur qui déborde d'amour sans pouvoir te le dire avec des mots tant la douleur intercepte tout tendre épanchement. Cependant j'ai voulu t'écrire. J'ai voulu que la première action que je faisais fût pour toi sans m'inquiéter de la difficulté que j'y rencontrerai. C'est la première fois de ma vie que je t'écris dans cette espèce de paralysie de la pensée. Je ne m'en excuse pas car je sens que mon cœur n'est pas coupable. Je t'obéis en faisant des efforts pour secouer l'engourdissement douloureux dans lequel je suis...

Juliette est rentrée rue Saint-Anastase, et, malgré la défense de Victor Hugo qui veut maintenant qu'elle se repose sans plus lui écrire ses douleurs et ses regrets, elle s'épanche encore dans des lettres où son chagrin et son amour se montrent entremêlés et, pour ainsi dire, à l'état pur.

Je veux, dès ce soir, reprendre la tendre habitude de t'écrire, car c'est devenu plus que jamais le besoin impérieux de ma vie.

Je ne te dirai rien des quatre tristes jours qui viennent de s'écouler, mon cher adoré bien-aimé, que tu ne saches aussi bien que moi pour l'avoir éprouvé toi même. Mais ce que tu ne peux pas savoir, à moins d'être le Bon Dieu ou moi, c'est à quel point je t'aime, à quel point tu es mon culte et mon adoration et ma vie.

Quand je pense combien tu es resté admirablement bon depuis le premier moment où je t'ai vu jusqu'à ce soir, mon cœur ne peut pas se lasser de t'aimer de tous les amours à la fois et de plus en plus, sans que je comprenne rien à ce phénomène qui dure depuis le premier baiser que j'ai reçu de toi. Je trouve dans mon amour la plus puissante, la plus douce et la plus sainte consolation à mon malheur. Aussi je m'y livre cœur et âme et exclusivement. Je veux t'aimer, t'aimer, t'aimer et ne faire que t'aimer.

Ma pauvre fille est devenue mon ange au ciel, toi, tu es resté mon Dieu sur la terre. A vous deux vous remplissez tout mon univers. Soyez bénis tous les deux, mes adorés bien-aimés, elle dans le ciel, toi sur la terre. Oh ! je vous aime ! Oh ! je t'adore, mon Victor.

Juliette, qui a ainsi trouvé dans son amour le seul moyen de conjurer son désespoir, va redoubler d'adoration pour Victor Hugo.

Le 25 juin elle lui écrira :

Ce n'est qu'à force d'amour que je peux supporter la mort de ma pauvre fille. Aussi je t'aime à deux genoux, comme un Dieu.

Le 26 juin, songeant aux pressentiments et même au désir profond que Claire avait de sa triste fin, elle écrit :

Plus je pense à cette mort et plus je trouve amer et injuste à cette pauvre bien-aimée d'avoir désiré la mort, car il n'est que trop sûr qu'elle la désirait, et au Bon Dieu de l'avoir exaucée.

Puis elle ajoute :

S'il est vrai cependant qu'elle soit plus heureuse, je ne dois pas murmurer. Mais le cœur souffre toujours et la vie se fait de plus en plus triste et solitaire pour ceux qui restent.

Le 27 juin, tandis qu'Eulalie et Suzanne sont allées à Auteuil pour en ramener les derniers objets qui étaient restés dans « cette horrible maison », Juliette est donc seule. Elle reçoit la visite de M^me^ Marre, « qui est venue me rapporter le testament de cette pauvre enfant » et examiner avec elle les différents moyens de satisfaire aux volontés exprimées par Claire dès le 30 novembre 1845.

Selon M^me^ Marre, le sculpteur Pradier « paraît jusqu'à présent très décidé à faire ce qu'elle désirait pour Saint-Mandé », c'est-à-dire donner à sa fille une sépulture définitive dans le cimetière qu'elle avait désigné. D'autre part M^me^ Marre a vu M. le curé de Saint-Mandé, lequel « a dû prendre des informations certaines sur les formalités à remplir et les dépenses à faire pour cette exhumation et cette translation ».

La pauvre mère rassemblera donc tout ce qu'elle a de force et de courage pour « prendre dans l'armoire où est son petit mobilier de jeune fille les diverses choses qu'elle a données à ses compagnes ». « J'ai préféré, ajoute-t-elle, faire ce triage toute seule. Au moins j'ai pu pleurer et baiser à mon aise ces pauvres petites reliques de pensionnaire. »

Elle enverra ou remettra le plus tôt possible à Charlotte, à Thérèse, à Estelle, à Adèle, à Louise et à Julie le médaillon, la broche, la petite croix d'or, le petit coffre, la papeterie, la littérature bleue, le chapelet rouge, les boucles d'oreille, tout ce que Claire avait inscrit pour elles dans son testament. C'est M^me^ Lanvin qui sera chargée par elle, le 29 juin, de porter chez Pradier « les différents petits objets que ma pauvre chère enfant destinait à ses deux sœurs ». Elle dira encore : « J'y ai joint le petit crayon en or pour le frère, et à chacun d'eux j'ai écrit une petite lettre afin que le souvenir en fût moins fugitif et moins vite perdu. »

En maniant ces reliques, en touchant les habits de sa fille rapportés d'Auteuil, Juliette sent se ranimer toute sa douleur.

... *Cher bien-aimé,* écrit-elle le mardi matin 30 juin 8 heures et demie, *il m'est impossible de regarder avec tranquillité et consolation tout ce qui me rappelle ma pauvre fille morte. Je ne sais pas si cela viendra plus tard, mais jusqu'à présent cela m'est on ne peut plus douloureux. Je ne peux pas regarder sans une sorte d'horreur la preuve de la destruction de ma pauvre chère enfant. Ma raison me dit trop que mon malheur est réel, mais mon cœur, mes yeux, mes oreilles, mon âme doutent encore. Il leur semble qu'elle va venir, qu'ils vont la voir, l'entendre et lui sourire. C'est une illusion que la nature et l'habitude prolongent bien longtemps encore après la mort malgré l'affreuse et effrayante réalité. Plus tard probablement j'aurai besoin de mettre à la place de cette illusion la réalité triste mais devenue calme et douce, et je verrai avec bonheur les derniers vestiges de ma pauvre bien-aimée. Mais à présent, je te le répète, je ne le peux pas...*

Le 5 juillet elle enverra encore à M^lle^ Hureau « des cheveux de cette pauvre bien aimée et une fleur de sa couronne ».

Mais le plus cruel restait à accomplir.

Le 8 juillet Juliette écrit :

J'ai la mort dans l'âme sans savoir pourquoi. Ou plutôt je ne le sais que trop, car M^lle^ Lanvin est venue me dire tantôt que l'exhumation aurait lieu samedi prochain à 7 heures du matin. La pensée de cette pauvre enfant qu'on enterrera une seconde fois me remue les entrailles et me serre le cœur inexprimablement. Tout mon être se révolte à cette horrible pensée et cependant on ne fera qu'accomplir son dernier vœu. Mais pour moi, cela me fait l'effet d'une profanation et je ne peux pas en soutenir l'idée sans trouble et sans horreur.

Cette horreur de Juliette ira en augmentant, au point que Victor Hugo, dont le dévouement est sans borne, s'offrira pour remplacer la mère à cette « pieuse et douloureuse cérémonie ».

S'il est possible, écrit Juliette le 10 juillet, *aux âmes de voir quelque chose de ce qui se passe sur la terre, cette dernière marque d'affection donnée à cette pauvre enfant ajoutera encore au bonheur dont elle jouit dans le ciel.*

Mon bien-aimé, mon Victor chéri, tu ne peux savoir quelle consolation c'est pour moi de savoir que tu seras là demain. Je n'aurais pas pu, sans une grande amertume et sans un redoublement d'affreuse douleur, penser que ma pauvre enfant n'aurait eu que des étrangers pour lui donner le dernier adieu.

Rien que pour ce que tu fais là, mon adoré, je te donnerais ma vie, mon sang et mon âme, si tout ne t'appartenait pas déjà depuis le premier jour où je t'ai aimé.

Ah ! sois béni, mon Dieu, dans le ciel et sur la terre, pour tout le bien que tu fais. Je t'adore.

La lugubre cérémonie a eu lieu le samedi, à 7 heures du matin, au cimetière d'Auteuil. Victor Hugo y assistait, puisqu'il l'avait promis, et sans doute le père, bien que nous n'ayons aucune précision sur la présence de celui-ci.

Dans sa lettre écrite le même jour, à 7 heures trois quarts du matin, Juliette a « le cœur plein d'une ineffable tendresse reconnaissante » pour Victor Hugo. Elle ira à l'église « non pour prier Dieu pour ma pauvre chère fille, mais pour prier mon ange qui est au ciel de te faire donner par le Bon Dieu toutes les joies et tous les bonheurs de ce monde ». Elle termine ainsi : « Mon Victor, sois béni, car tu es encore plus grand par le cœur que par le génie... »

Ce cœur et ce génie se montreront également grands au cours de cette triste journée.

Le poète assista à l'exhumation au cimetière d'Auteuil, suivit à pied le char qui ramena à Saint-Mandé les restes de Claire et, selon le vœu de la morte, qui demandait à ne pas être portée

à bras, veilla à l'entrée du char jusqu'au fond du petit cimetière. Il menait le deuil, ayant le père à ses côtés. Derrière eux venaient les trois autres enfants du sculpteur, conduits par Eugénie Drouet, puis les élèves du pensionnat avec, à leur tête, Mme Marre, Mlle Hureau, Mlle Savouré et les sous-maîtresses, compagnes de Claire, qui portaient de grandes couronnes de roses blanches. Dans le cortège marchaient les dames et les jeunes filles amies de Juliette et de Claire : Mme Rivière et ses enfants, sa sœur Joséphine, Mme Lanvin, Mme Triger, Mme Guérard, Mlle Féau, Eulalie et Suzanne. M. l'abbé Chaussotte récita une dernière prière et le cercueil, piqué de lys immaculés, descendit dans la terre béante.

Profondément remué, Victor Hugo songeait, dans ce cimetière et devant cette tombe, à un autre enterrement qu'il n'avait pas pu suivre, en septembre 1843. Il songeait au cimetière de Villequier et à la tombe dans laquelle reposait sa chère Léopoldine. Il songeait enfin à l'inutilité des agitations de la vie qui doivent aboutir inéluctablement au grand silence de la mort.

N'écoutant guère Pradier qui parlait d'élever à Claire un superbe monument, le poète méditait, tout en regagnant Paris à pied par l'avenue du Bel-Air et le Faubourg Saint-Antoine, et son cœur dicta alors à son génie ce poème dont on a dit qu'il était beau comme du Pascal et qui figure dans les *Contemplations* (Liv. IV, XI).

Ce poème, dont le dernier vers se détache et tombe comme une pelletée de terre sur un cercueil, le poète l'a daté, dans le manuscrit : *11 juillet 1846, en revenant du cimetière de Saint-Mandé.*

Lors de la publication des *Contemplations*, en 1856, il supprimera, d'accord avec la mère, *de Saint-Mandé*, mais il conservera le reste de la note et introduira ces vers dans ce Quatrième Livre intitulé : *Pauca meæ*, consacré tout entier à sa fille. Il affirmera ainsi combien était proche de son cœur Claire Pradier, dont la mort va rouvrir en lui, comme une source, en septembre, octobre et novembre 1846, l'immense douleur causée par la catastrophe de Villequier, douleur qu'il avait jusqu'alors farouchement retenue.

LE SILENCE INTERROMPU

Le « vaste et profond silence de la mort » ne sera plus désormais interrompu autour de Claire Pradier que par les plaintes secrètes de la mère au cours des ans qui vont venir et par les trois nouveaux poèmes que Victor Hugo consacrera, en 1854 et 1855, au souvenir de l'enfant disparue.

Et le père, demandera-t-on ?

Il serait surprenant que Pradier ne montrât pas jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à sa propre mort qui surviendra en 1852, le fond de sa nature.

Dans une lettre qu'il écrit à Mme Luthereau, à Bruxelles, en juin 1846, il se répand en grandiloquentes lamentations, disant de Claire : « Peut-être serait-elle aujourd'hui l'ornement, la gloire et la mère de ses sœurs et frère. Hélas ! n'en parlons plus ! » Il ajoute que Claire sera désormais son bon génie et il dit encore : « J'ai son masque moulé, qui n'est pas défiguré, je m'en servirai. »

Il ne s'en servira jamais. Cela ne l'empêchera pas de promettre sans cesse d'exécuter pour la tombe de sa fille le monument dont il a parlé à Victor Hugo, qu'il ne prendra pas la peine de commencer, mais qu'il présentera toujours comme « un monument sacré » ou encore une « dette sacrée ». Il écrira même à ce sujet à Juliette :

Encouragez, chère amie, Victor à nous aider vigoureusement auprès du gouvernement au sujet du tombeau de Napoléon et je vous donne ma parole d'honneur qu'aussitôt je commencerai.

Vaines promesses ! En dehors du masque moulé, il avait conservé de Claire de nombreux croquis, pris à Auteuil quand la malade, couchée avec des roses à son chevet, tournait vers lui ses yeux fiévreux et ses pommettes empourprées. Il ne songea pas à s'en servir et se contenta de donner quelques indications à son élève Victor Vilain, qui fit en juillet 1846 un buste de Claire Pradier, qui est au musée de la place des Vosges.

Ayant ainsi laissé à son élève le soin de payer sa « dette sacrée », Pradier continua sa vie d'artiste à la mode, partagé entre les grands travaux qu'il sollicitait pour les monuments nationaux ou pour les églises, et les petites œuvres érotiques que s'arrachaient les mouleurs.

Il se considérait plus que jamais comme le premier statuaire de l'époque et se déclarait « entouré d'ennemis ». Cependant les commandes officielles ne lui manquaient pas et il savait notamment les quémander auprès de Victor Hugo. En 1848 il écrivait à celui-ci pour solliciter son appui afin d'obtenir du gouvernement une des statues des généraux tués pendant les journées de juin :

Vous êtes, lui disait-il, *le seul qui me restez, cher Victor, vous me pardonnerez donc, j'espère, mon importunité.*

L'artiste fantasque qui se délassait, avons-nous dit, en jouant de la guitare et en chantant la romance, avait aussi conservé l'habitude de se distraire par des parties fines aux environs. N'ayant plus son cottage de Ville-d'Avray, il se faisait volontiers inviter chez les autres et c'est ainsi qu'en juin 1852 il trouva la mort, à Bougival, dans des circonstances assez dramatiques.

Voici le récit de cette mort, tel qu'il est rapporté

dans le livre du sculpteur Crauk sur le modèle Dubosc :

Le 2 juin (1852) Pradier était allé avec sa plus jeune fille, Thérèse, et deux ou trois de ses élèves, à la campagne, par une de ces belles journées qui devancent l'été ; on devait dîner chez un riche habitant de Bougival ; le grand sculpteur était l'attrait promis à de nombreux invités. On avait obtenu, sans le connaître personnellement, par l'un de ses élèves, l'honneur de sa présence. Avant d'entrer Pradier veut faire une promenade, la fraîcheur transparente de ce beau paysage l'attire. Tout à coup il tombe frappé par une attaque d'apoplexie ; ses élèves le transportent mourant chez son hôte ; mais le cynique personnage refuse de le recevoir, il ne veut pas d'un agonisant dans sa maison... il attend des convives. On obtient à grand'peine qu'il laisse étendre Pradier dans une pièce basse, à l'écart. Le médecin est appelé. Le soir, c'est l'agonie sans connaissance ; une enfant, des amis en larmes, tandis que s'achève, à quelques pas de là, un dîner joyeux. Les élèves de Pradier n'ont pas oublié le nom de cet homme.

Efforçons-nous d'oublier, pour notre part, le rôle que Pradier a joué dans toute la triste histoire de Claire, et revenons à Juliette, que nous avons laissée à sa douleur.

Elle va désormais mêler cette douleur et le souvenir de sa fille à toutes ses tendresses à Victor.

Le 20 juillet 1846, pour la Saint-Victor, elle lui écrit :

C'est ta fête aujourd'hui... Autrefois ma pauvre fille se réjouissait d'avance de ce jour-là et elle se réjouit dans le ciel...

Le 11 août 1846, un mois, jour pour jour, après l'enterrement, Juliette aurait voulu se rendre à Saint-Mandé avec Eugénie, Eulalie et Suzanne. Mais Victor Hugo, qui la sait encore trop éprouvée physiquement et moralement pour ce triste pèlerinage, s'y est opposé. Elle l'en remercie, car le cœur, avoue-t-elle, lui aurait manqué, et elle n'aura, dit-elle encore, « de ce courage qu'avec toi ».

Nous ne savons pas quand Juliette et Victor firent ensemble leur première et pieuse visite à Saint-Mandé. Elle eut probablement lieu, au plus tard, au début de novembre, pour le jour des Morts. Pendant tout ce mois Victor Hugo s'efforcera d'apporter à Juliette conseils et consolations. Il ne réussira pas toujours à adoucir les amères réflexions qu'elle fait sur son propre avenir.

Le 1er janvier 1851, par contre, Juliette écrit une lettre ravissante. Elle est sortie de chez elle, cité Rodier, de grand matin pour aller saluer, tout près de là, des yeux et du cœur, les fenêtres de son ami par-dessus les arbres de son jardin de la rue de la Tour-d'Auvergne. Elle les a trouvées closes et elle lui fait part de sa déception dans cet exquis billet où deux pigeons évoquent pour elle les âmes de Léopoldine et de Claire :

Vous dormez encore, mon cher petit paresseux, si j'en juge par vos fenêtres parfaitement closes. Cela ne m'a pas empêchée de vous envoyer des baisers ailés en passant, avec mission d'attendre votre réveil pour s'abattre sur vos yeux, sur vos lèvres, dans votre âme, partout où ils trouveront de la place et une issue.

J'aurais pu en charger deux ravissants pigeons blancs qui faisaient sentinelle sur le mur de votre jardin et qui semblaient deux petites âmes blanches venues sous ce déguisement pour attirer mon regard et rendre visible une des plus adorables fictions de ta lettre. Je me suis arrêtée plusieurs fois pour les regarder et j'y serais encore si les passants n'avaient pas eu l'air de s'immiscer dans cette contemplation énigmatique pour eux. J'ai donc quitté à regret vos fenêtres et mes deux ravissants petits pigeons, espérant les retrouver en revenant de la messe, mais ils étaient envolés, comme les autres ailes blanches qui ont emporté avec elles la moitié de mon cœur...

En 1853, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de sa fille, Juliette, qui partageait à Jersey l'exil du poète, reçut une lettre du curé de Saint-Mandé. Elle y fit la belle réponse suivante, dans laquelle M. Barthou, qui l'a publiée, n'a sans doute pas tort de reconnaître la collaboration de Victor Hugo :

Monsieur le Curé,

En pensant à ma fille le 21 juin, je pensais à vous en même temps. Aujourd'hui je reçois une lettre de Paris et j'apprends que, de votre côté, dans ce douloureux jour, vous n'avez oublié ni l'âme qui prie au ciel ni l'âme qui pleure sur la terre. C'est bien, c'est noble, c'est digne de vous. Après cette sainte action vous devez avoir eu quelque bon rêve où ma fille sera venue vous remercier. C'est le tour de la mère aujourd'hui. Je vous remercie, monsieur le Curé.

Je vous remercie pour cette messe dite, pour cette prière sur une tombe, pour ces paroles semées par vous sur ma pauvre enfant, comme des fleurs du ciel, pour ce souvenir doucement murmuré par la bouche du bon prêtre à l'oreille du Bon Dieu.

Je vis ici dans une ombre religieuse et profonde où les prêtres d'aujourd'hui apparaissent souvent éclairés d'un triste jour, prosternés qu'ils sont aux pieds de la force brutale et injuste, et sacrifiant Jésus au funeste appétit des biens corporels. Je suis de ceux que ce spectacle consterne et je dirai presque, irrite. Mais, quand je songe à vous, monsieur le Curé, j'oublie les autres. Vous me cachez ces laideurs qui jettent de si lugubres ombres sur l'autel. Vous m'apparaissez dans la vraie lumière. Je me sens au cœur la même religion que vous et je me dis que vous êtes bien en effet fidèle à Dieu puisque vous êtes fidèle à la tombe et fidèle au malheur.

Soyez donc béni ; la balance de Dieu est si admirable qu'un bon prêtre suffit pour faire contrepoids à tous les mauvais.

C'est la bénédiction d'une mère que je vous envoie, monsieur le Curé. Et maintenant je me mets à genoux sur le tombeau qui m'est sacré et je vous demande la vôtre.

A cette lettre était joint ce post-scriptum, à la vérité et à tous les points de vue révélateur :

M. Hugo vient de lire cette lettre et me prie de vous dire qu'il partage tous les sentiments que je vous exprime.

On peut préférer à la longue lettre précédente ce simple et court billet du 21 juin 1856, écrit à Guernesey :

C'est aujourd'hui le dixième anniversaire de la mort de ma fille. Mon cœur les compte avec une sorte d'anxiété douce et triste, comme on compte les bornes d'une route inconnue au long d'un voyage dont le gîte est incertain. Il me semble que tous les pas que je fais dans cette vie, mon enfant les fait dans l'autre pour se rapprocher de moi. Cette pensée ranime mon courage et ma confiance. J'espère, je prie, je t'aime, et j'attends.

La même année, pour le 10 août, Juliette écrit encore :

C'est aujourd'hui la fête de ma pauvre Claire. Depuis ce matin j'ai dépouillé tout le jardin de cette bonne M^lle^ Lebouteillier de ses fleurs blanches pour les mettre devant les portraits de cette chère absente. Si, comme tu le crois, les âmes envolées errent autour de nous, entre le ciel et la terre, elles doivent essayer de se rapprocher de nous sous les formes qui nous plaisent le plus, et c'est peut-être leur haleine que nous respirons dans le parfum des fleurs. Mes lèvres ne s'approchent jamais d'une rose blanche sans que je croie sentir les baisers de mon enfant.

On voit que Juliette en exil, exaltée par la solitude et les méditations, n'était pas loin d'avoir retrouvé la ferveur religieuse de son enfance.

Elle ne laisse passer aucun anniversaire sans évoquer le souvenir de sa fille et le mêler à celui de Léopoldine.

Son exaltation mystique ne quittera plus Juliette qui, un an avant sa mort et déjà très malade, le 21 juin 1882, remerciera ainsi Victor Hugo de la conduire une fois encore à Saint-Mandé, pour l'anniversaire de la mort de sa fille :

Cher bien-aimé, je te remercie de me conduire aujourd'hui au triste et doux rendez-vous de Saint-Mandé. Il me semble que mes regrets seront moins amers près de la tombe de mon enfant qu'à distance, comme si mon âme pouvait se rapprocher de celle de ma pauvre bien-aimée à travers la terre de son tombeau plus que partout ailleurs.

J'espère que tu trouveras ta chère fille en bonne santé et que nous reviendrons tous les deux de ce pieux pèlerinage sinon consolés, ce qui n'est plus possible en ce monde, du moins résignés à la volonté de Dieu.

Merci encore une fois, mon grand adoré, de t'unir à moi dans ce triste anniversaire qui te rappelle à toi-même, hélas ! tous les deuils de ton cœur. Je t'en suis bien reconnaissante et je te bénis autant que je t'aime, de toutes les forces de mon âme.

Ayant ainsi associé dans un suprême pèlerinage sa propre fille morte à la malheureuse Adèle Hugo, que le poète conservait encore mais qui depuis de longues années avait perdu la raison et se survivait dans une maison de santé à Saint-Mandé, Juliette pouvait consentir à ne plus sortir et à s'aliter. N'avait-elle pas revu, en la compagnie de celui qu'elle aimait par-dessus tout, le cimetière tranquille où, dans le fond à droite, elle allait à son tour bientôt venir reposer pour toujours ?

Tous deux s'étaient penchés sur la tombe en marbre blanc veiné d'Italie sous laquelle dormait Claire et ils avaient lu une dernière fois l'épitaphe gravée. Puis, se taisant, les yeux mouillés, les deux pauvres vieux, qui avaient été la princesse Négroni et Olympio, avaient, appuyés l'un sur l'autre, regagné lentement leur voiture et Paris.

(Suite de la page 2 couverture.)

des résultats fort excitants pour l'esprit. Ajoutons que le livre est admirablement traduit. Il est vrai qu'il l'a été par Dominique Aury que le Prix Denyse-Clairouin vient à juste titre de couronner comme traductrice.

LA violette des champs mériterait de s'appeler « Amie du laboureur ». Rarement une fleur s'est autant dévouée aux hommes... Imaginez qu'aux temps très anciens la violette tricolore avait un parfum infiniment plus suave encore que sa sœur, la violette des prés et des bois. On la sentait de loin. Elle affolait les femmes, les jeunes filles et les enfants. Seuls les hommes très vieux résistaient à son charme et encore la regardaient-ils avec attendrissement...

C'est en ouvrant au hasard, selon le vœu exprimé par l'auteur, *L'Herbier légendaire* (Ed. Stock) que je trouve ce charmant début de chapitre. Il indique bien dans quel esprit Marie Gevers, la sensible romancière de *Madame Orpha* ou de *Paix sur les Champs*, le chantre si délicat d'une Flandre belge à la fois si réelle et si féerique, l'auteur de ce merveilleux livre de nature : *Plaisirs des Météores...*, a conçu son nouvel ouvrage.

Il s'agit très exactement d'un herbier littéraire entre les pages duquel nous respirons non seulement le parfum des fleurs qui sont collées sur chaque feuillet, mais aussi celui de la légende qui l'auréole de poésie. Dans une préface modeste, comme les fleurs dont elle parle, Marie Gevers souligne son dessein d'un léger trait. *« C'est surtout dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle*, écrit-elle, *que les chercheurs, en différents pays, se sont occupés de recueillir des bribes de mythologie florale éparses dans les récits, les légendes, les traditions et les livres anciens. Tantôt ils ont trouvé une légende entière, tantôt une locution, parfois simplement un nom populaire évocateur. Parfois les mêmes vertus ont été attachées aux même plantes en des régions de langues différentes, et parfois aussi on leur y a prêté des qualités opposées. Les auteurs de folklore floral ne nous donnent pas habituellement leurs sources, sauf pour nous renvoyer à d'autres travaux de folkloristes. Ils se sont sans doute livrés à des recherches personnelles et directes. Nous sommes bien obligés de nous fier à leur bonne foi. Elle est probablement complète. »*

C'est dans cette vaste forêt que Marie Gevers a cueilli le bouquet d'une cinquantaine de contes qui composent *L'Herbier légendaire*. Mais son apport ne se borne pas à un travail de recherches dans de vieux livres aux feuillets jaunis par le temps et à un classement plus ou moins réussi des trouvailles d'un compilateur. Court ou long, chacun de ces contes est une œuvre en soi, et dont les qualités littéraires témoignent du grand talent de Marie Gevers, la Colette des plaines de l'Escaut. Il serait souhaitable que ce livre connût non seulement les innombrables éditions qui ont marqué le succès de *Plaisirs des Météores*, mais aussi une édition illustrée pour laquelle je verrais, en face de chaque conte, une de ces planches en couleurs comme on en trouvait dans les « petites flores » de nos grands-mères.

CHAQUE Français qui passe une semaine ou deux mois aux Etats-Unis rapporte dans ses bagages un carnet de notes sur lequel il a inscrit au jour le jour ses impressions. Il obéit ainsi à une vieille tradition qu'il croit devoir à Montesquieu ou à Chateaubriant. Comme il en est très fier, il s'efforce, une fois rentré chez lui, de donner la plus grande publicité possible à ses réflexions ; il parvient même souvent à les publier. J'ai lu, il n'y a pas longtemps, un opuscule d'un industriel que ses affaires avaient amené à New-York. C'était un spécialiste de la machine à coudre ; j'en suis sûr, ses remarques sur l'industrie des machines à coudre aux Etats-Unis étaient pertinentes. Incidemment, il est vrai, notre écrivain d'occasion portait des jugements sur la politique du président Truman ; il en avait strictement le droit. Malheureusement, ces considérations restaient fonction de l'industrie des machines à coudre ; le blâme (ou l'éloge, je ne me souviens plus) dérivait, et cela allait de soi pour le lecteur, de la position prise par la Maison Blanche envers cette industrie.

Je ne critique pas cette littérature de témoignage, bien au contraire. Je souhaiterais qu'elle se développât encore davantage. Grâce à elle, un sédentaire de l'île Saint-Louis en arriverait finalement, j'en suis convaincu, à se faire une idée assez exacte de la civilisation américaine sans avoir jamais quitté ses pantoufles ni le coin de son feu. Il lui suffirait de se livrer à une critique assez complète des sources et, somme toute, de se conduire en historien. C'est un plaisir qui ne manque pas de variétés.

Louis Merlin est un spécialiste de la radio, et c'est à ce titre qu'il a fait le grand voyage d'outre-Atlantique. Ce qu'il nous rapporte dans son livre : *Télévision, capitale Hollywood* (Julliard, édit.), ce sont évidemment ses vues sur ce problème particulier tel qu'il est résolu aux Etats-Unis. Je manque de la compétence nécessaire pour dire si elles sont valables ou non. Mais Louis Merlin ne serait pas Français s'il ne montrait une avide curiosité pour tous les domaines que son voyage lui a fait occasionnellement traverser. C'est ainsi que, par la bande, son livre vient utilement compléter une littérature déjà si riche sur un continent où chaque voyageur a du neuf à découvrir.

Tout autre est le cas d'Aline Caro-Delvaille. Pour elle, en effet, l'Amérique est un pays dont la capitale *n'est pas* Hollywood. On le comprend immédiatement par le titre de son livre : *L'Amérique sans Hollywood* (Emile-Paul, édit.) ; elle se propose de nous montrer un pays dont l'image sera très différente de celle qui est formée en nous par le cinéma ou par les instantanés des voyageurs pressés. Je tiens, pour ma part, que cette image-là a une valeur historique considérable. Je n'en suis pas moins persuadé qu'elle est à la vérité profonde ce qu'est le *négatif* à la photographie ; l'une complétant l'autre en n'étant possible que par lui.

Mais, si je suis bien informé, Aline Caro-Delvaille vit aux Etats-Unis depuis plus de trente ans ; ses enfants, et plus encore ses petits-enfants, ont acquis ce que D. W. Brogan, cet Anglais qui est l'un des plus fins connaisseurs de l'Amérique, définit dans son livre : *Le Caractère américain*. Elle a dépassé le stade de vie des voyageurs occasionnels ou des émigrés qui n'ont pas encore trouvé leur équilibre ; mais, en même temps — comme il existe aussi un caractère français — elle est restée profondément française.

Cette double appartenance spirituelle en même temps qu'une intelligence vive et déliée lui ont donc permis d'explorer son sujet (qui est l'Amérique) avec le maximum de chances. Elle s'est bornée à faire appel à ses souvenirs. Elle trace des portraits, fidèles autant que spirituels, de son quartier new-yorkais ou de la ville provinciale où, retrouvant ses enfants, elle se mêle à la vie typiquement américaine. Son coup de crayon est incisif et guidé presque toujours par ce moralisme un peu désinvolte qui appartient à notre tradition ; il cerne, semble-t-il, la vérité de très

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

près. Si tant est qu'il y ait une vérité absolue pour un peuple à la fois aussi divers et aussi uniforme.

L'auteur de *L'Amérique sans Hollywood* n'a pas voulu faire œuvre de philosophe ou d'historien. Cependant son livre est, à mon avis, un de ceux auxquels on pourrait se référer avec le plus de fruit.

Les « Grandes Etudes historiques », publiées sous la direction de Pierre Gaxotte (Arthème Fayard, édit.), ne sont évidemment pas des livres que l'on dévore comme on le ferait d'un roman policier à la mode. Il s'agit le plus souvent d'ouvrages de bibliothèque auxquels le lettré se réfère pour telle ou telle précision dont il peut avoir besoin. Leur grand succès auprès du public — car certains atteignent de fort gros tirages — témoigne en tout cas d'un appétit de connaissance qu'on ne peut s'empêcher de saluer au passage.

Dans cette collection si judicieusement établie il faut pourtant mettre à part les *Histoires de...* Ce sont des livres qui, sans être des encyclopédies au sens strict du terme (car leur format ne le leur permet pas), parviennent cependant à faire le point exact d'une discipline intellectuelle déterminée. On peut les lire de bout en bout — plutôt en plusieurs fois qu'en une seule, bien sûr ! On peut aussi les placer sur un rayon et les reprendre de temps en temps à l'occasion d'une recherche qu'ils permettent toujours de mener à bien.

Les derniers volumes parus méritent, à ce sujet, tous les éloges. Posséder *L'Histoire de la Science,* par Pierre Rousseau ; *L'Histoire de la littérature française,* par Philippe Van Tieghem ; *L'Histoire de la musique,* par Emile Vuillermoz, c'est avoir sous la main, en trois volumes, non seulement des résumés alertes et nourris, mais aussi la possibilité — qu'il s'agisse de la science, de notre littérature ou de la musique — de parcourir, avec le regard de l'esprit, les plus beaux et les plus attachants panoramas du monde.

Atteignant la fin d'une de ces périodes pendant lesquelles on se sent de l'appétit intellectuel uniquement pour les romans policiers, je me disais que les spécialistes du genre allaient souvent chercher midi à quatorze heures pour combiner leurs histoires et respecter le premier impératif de leur métier : garder le lecteur sans cesse en haleine. Et je me demandais lequel de ces auteurs écrirait un jour un roman sur le thème suivant :

Un puissant navire de guerre est repéré par l'aviation ennemie devant Bergen. Pour passer dans l'Atlantique il ne dispose que de trois voies, toutes étroitement gardées. On retrouve sa trace au nord de l'Islande, et de petits navires rapides le prennent en chasse en se tenant toujours hors de portée de ses canons. Des ennemis aussi forts que lui se portent à sa rencontre pendant ce temps, mais le navire fait front et, après avoir coulé le bateau qui est l'orgueil de la flotte adverse, continue imperturbablement sa route.

Les guetteurs finissent par le perdre dans l'immensité de l'océan. On le retrouve après deux jours, et les appareils d'un porte-avions — ils en sont à leur premier combat et la mer est si démontée qu'ils décollent sans grand espoir de pouvoir jamais rallier leur base — reçoivent pour mission de l'attaquer. On craint de ne pas avoir réussi à le toucher lorsqu'on s'aperçoit qu'il a brusquement changé de route. Que s'est-il passé ? En fait — on le saura seulement plus tard — une bombe l'a atteint près du gouvernail et il ne peut plus naviguer que dans une direction déterminée. Cette avarie minuscule a des conséquences imprévisibles : les poursuivants, désormais en nombre, ont le temps de se rameuter et, au cours d'une bataille grandiose, coulent finalement le colosse...

On avouera que l'auteur le plus exigeant pourrait difficilement trouver scénario plus palpitant, et l'on voit tout de suite quel livre — ou quel film — on pourrait en tirer. Le livre, en tout cas, bien qu'il ne soit pas dû à un écrivain d'imagination, a été écrit. Car on aura reconnu, je pense, dans ces données, l'un des épisodes les plus sensationnels de cette guerre.

Le Drame du « Bismarck », de Russell Grenfell (Julliard, édit.), est un ouvrage fort sérieux et son auteur s'est entouré de toutes les garanties en le rédigeant. Certes, c'est de l'histoire, et de la plus minutieuse. Mais — c'est devenu une banalité que de le constater — la vérité nue dépasse parfois en effets romanesques les inventions de l'artiste. S'astreignant à retracer, une par une, les étapes du drame qui coûta à Hitler la perte de sa plus belle unité navale, Russell Grenfell a composé, sans le vouloir probablement, un roman aussi fantastique — au sens littéraire du terme — que vrai.

Le mot « anarchie » a beau faire partie du domaine public, on oublie généralement aujourd'hui qu'il servit à désigner pendant une vingtaine d'années un mouvement politique d'une extrême importance. Il est vrai qu'on l'écrivait au début de ce siècle avec une majuscule et qu'on n'avait guère le cœur à plaisanter avec les manifestations qui se réclamaient de ce mouvement. La plupart — comme la fameuse bombe lancée en pleine séance du Palais-Bourbon — étaient sans doute anodines et témoignaient d'un romantisme mal digéré ; quelques-unes, cependant, préfiguraient les exploits des « bandits en traction avant » : le coup de poignard à Sadi Carnot, les assassinats de garçons de recette conduisaient, cela va de soi, à l'assaut donné au petit jour à la cahute de banlieue où s'était réfugié Bonnot.

Il n'en reste pas moins vrai que ce mouvement reposait sur des bases idéologiques qui ne peuvent laisser indifférent. Il procédait d'une conception romantique de la société, mais il avait le cœur pur et des idées nettes, quoique naïves. Tous ces éléments réunis n'ont jamais empêché un adolescent de « mal tourner », bien au contraire. Lorsqu'on l'examine à la lumière froide de l'Histoire, l'Anarchie semble être aujourd'hui le fait de gamins qui n'ont pas consenti à grandir ; on éprouve pour elle la même indulgence amusée que pour les exploits d' « enfants terribles ».

Malheureusement, le drame était en elle comme le ver au cœur du fruit. C'est ce qu'ont fort bien compris Raymond Manevy et Philippe Diolé, qui viennent d'en retracer l'histoire dans leur livre : *Sous les plis du drapeau noir* (Domat, édit.). Journalistes du plus grand talent, Manevy et Diolé ont d'abord rassemblé un important dossier sur leur sujet. Puis ils l'ont dépouillé pour ne nous en livrer que l'essentiel.

Et c'est bien le seul reproche peut-être que l'on pourrait faire à leur petit livre, si direct et si fascinant. Chacun des chapitres — qu'ils soient consacrés à Clément Duval, à Ravachol, à Caserio ou aux « bandits tragiques » — constitue en soi une épopée, ramenée par les auteurs à ses éléments principaux. Chaque fois, donc, nous restons sur notre faim. Tout est dit, certes, mais tel ou tel épisode aurait gagné, me semble-t-il, à s'étoffer davantage d'anecdotes ou de détails, qui ne manquaient certainement pas aux auteurs. La concision est sans doute l'une des plus grandes vertus littéraires ; encore faut-il se garder qu'elle ne tourne à la sécheresse.

Supplément au N° 226 de *France-Illustration-Le Monde Illustré.*
Georges Oudard, fondateur.

Comité de Direction } Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 1er trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.